Illinois U Library

NUMERO 182

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

1680 COMÉDIE-FRANÇAISE 1955

SALLE RICHELIEU

MARDI 24 MAI 1955

Soirée à 20 h. 45

PREMIÈRE SUR INVITATIONS

CRÉATION

LE PAVILLON DES ENFANTS

Pièce nouvelle en HUIT tableaux

de M. Jean SARMENT

MM. Maurice ESCANDE, *Marius* - **Aimé CLARIOND,** *Numa*
Julien BERTHEAU, *Charles* - **Jean PIAT,** *Jacques*
Georges BACONNET, *le Grand-Père* - **François VIBERT,** *Octave*
Charles MILLOT, *Julien* - **Georges DESCRIÈRES,** *Lucien*

Mmes Berthe BOVY, *Céleste* - **Béatrice BRETTY,** *Herminie*
Yvonne GAUDEAU, *Anne-Marie* - **Suzanne NIVETTE,** *Alice*
Denise GENCE, *l'Epicière* - **Françoise ENGEL,** *Laure*
Magali de VENDEUIL, *la petite bonne* - **Françoise SEIGNER,** *Emilienne*
Javotte LEHMANN, *Berthe*

Mlle Maria Fromet, *Juliette*

Elèves du Conservatoire : **Mlle CHAUFFAILLE,** *une Nièce*
Mlle Claude Vivier, *Claude*

ET PARMI LES ENFANTS : **Jean-Pierre Maurin,** *Numa* - **Michèle Grellier,** *Herminie*
Dominique Bonnefoux, *Céleste*

Mise en scène de M. Julien BERTHEAU

Décors de M. François GANEAU

LE SPECTACLE SERA TERMINÉ VERS 23 h. 45

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Le Grand-Père Numa Céleste Herminie

Numa Céleste

L'Epicière Jacques

Jacques Numa

Numa Céleste Herminie

1 LE GRAND-PÈRE. — *Sortez-moi de là... T entends, Herminie! Fille perdue!* (PREMIE TABLEAU.)

2 CÉLESTE, faisant la jeune coquette. — *M aussi, je suis là, Numa...* (TABLEAU II.)

3 L'ÉPICIÈRE. — *A côté de cela, j'ai une bon cliente, touchant les soixante-dix ans* (TABLEAU III.)

4 JACQUES. — *Grand-père, tu me connais mal* (TABLEAU IV.)

5 NUMA. — *Vous mâchez le plaisir d'embêter l enfants!* (TABLEAU IV.)

LE PAVILLON DES ENFANTS

Pièce en huit tableaux

de JEAN SARMENT

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 24 mai 1955 à la COMÉDIE-FRANÇAISE (*Salle Richelieu*) dans une mise en scène de Julien BERTHEAU et des décors de François GANEAU.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Jean SARMENT.

Supplément au N° 425 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

Marius. . . . . *Maurice ESCANDE*
Numa. . . . . *Aimé CLARIOND*
Charles. . . . . *Julien BERTHEAU*
Jacques. . . . . *Jean PIAT*
Le Grand-Père . . . . . *Georges BACONNET*
Octave. . . . . *François VIBERT*
Julien. . . . . *Charles MILLOT*
Lucien. . . . . *Georges DESCRIÈRES*
Céleste. . . . . *Berthe BOVY*
Herminie. . . . . *Béatrice BRETTY*
Anne-Marie. . . . . *Yvonne GAUDEAU*
Alice. . . . . *Suzanne NIVETTE*
L'Épicière . . . . . *Denise GENCE*
Laure. . . . . *Françoise ENGEL*
La petite Bonne . . . . . *Magali de VENDEUIL*
Emilienne. . . . . *Françoise SEIGNER*
Berthe. . . . . *Javotte LEHMANN*

Maria FROMET, *Juliette*

ELÈVES DU CONSERVATOIRE :

Louisette CHAUFFAILLE, *une Nièce*
Claude VIVIER, *Claude*

ET, PARMI LES ENFANTS :

Jean-Pierre MAURIN, *Numa*
Michèle GRELLIER, *Herminie* - Dominique BONNEFOUX, *Céleste*

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

pavillon tel qu'il était au temps de l'enfance de Numa. C'est-à-dire la pièce unique d'un pavillon un peu à bandon, à peu près vide de meubles, et où, dans un coin, s'entassent deux ou trois malles pelucheuses. Mais peintures et les tentures sont encore fraîches. Des tapis roulés... des cadres descendus, appuyés à la plinthe. aînant là, des jouets d'enfants : un cheval à bascule, des poupées, une charrette, un ballon, des cerceaux. On tend de jeunes cris dans le jardin : les voix d'un petit garçon qui joue à se faire redoutable, d'une petite fille qui joue à se faire apeurée.

porte s'ouvre : Numa (treize ans) pousse devant lui Herminie (dix ans) avec une gauche et triomphante brusquerie. Numa s'est noué autour de la tête un mouchoir rouge, genre bandit espagnol.

NUMA. — Tu es ma prisonnière!

HERMINIE. — Lâche-moi!

NUMA. — Dites-moi « vous », madame.

HERMINIE. — Non.

NUMA. — Tu es ma prisonnière. Je te ramène mon quartier général.

HERMINIE. — Et alors?

NUMA. — Voilà, je te garde.

HERMINIE. — Tu crois que je veux me sau- er? Oh! il ne m'amuse pas tant, votre jeu de oyageurs et de brigands.

NUMA, *qui fait la grosse voix.* — Vous étiez révenue! Il ne fallait pas passer du côté de ion repaire.

HERMINIE. — Tu as vu, Marius s'est écorché nez.

NUMA. — Il n'y a pas de Marius, il y a rancisco, mon lieutenant. C'est lui qui com- ande en ce moment. Il me remplace.

Un temps. Herminie a un petit bâillement léger. Numa la couve des yeux.

HERMINIE. — Alors, qu'est-ce qu'on fait?

NUMA, *avec dans l'expression quelque chose e buté, d'éperdu.* — Tu es ma prisonnière.

HERMINIE. — Tu l'as déjà dit.

NUMA. — Je monte la garde autour de toi : n'ai pas confiance dans mes hommes.

HERMINIE. — C'est comme si on ne jouait lus, alors?

NUMA. — Je t'ai prise... Je te garde... C'est ns le jeu.

HERMINIE. — Qu'est-ce qu'on fait aux pri- nniers?

NUMA. — On les interroge d'abord. *(Faisant grosse voix:)* Asseyez-vous là. Je ne vous nchaîne pas parce que je suis pas un bandit, ais un galant homme qui a eu des malheurs. *louant sérieusement son rôle:)* Qui êtes- ous? Ou êtes-vous née? Qui est votre père?

HERMINIE, *malicieuse.* — Je suis Herminie ebrix, je suis née au Havre. Papa est cour- er en coton.

NUMA, *furieux.* — Non! Tu n'as rien com- is alors? Je ne te demande pas ce que tu es our de vrai. Je te demande de répondre au ief des brigands qui t'a arrêtée sur la route.

HERMINIE. — Ah! bon... Je suis la duchesse Monbazon. Je voyage pour mon plaisir. vais retrouver mon amant en Espagne.

NUMA. — Avez-vous de la famille qui paye une rançon pour vous?

HERMINIE. — Il y a grand-père. Il est dans les cotons, aussi, chez M. Kronheimer; c'est une grosse maison.

NUMA. — Assez! Non! On joue sérieuse- ment!... Qui payera votre rançon?

HERMINIE. — Le doge de Venise.

NUMA, *reprenant le ton du jeu.* — Tant mieux! Car je ne vous ferai pas grâce. *(Théâ- tral:)* Vous avez entendu parler de moi, ma- dame de Monbazon?... Vous connaissez mon nom?

HERMINIE. — Oui : Numa.

NUMA. — Non, idiote!

HERMINIE. — Si! Tu es Numa Bonenfant; tu es mon cousin Numa!

NUMA. — Sotte! Imbécile! Esclave!

HERMINIE, *comme si elle chantait un re- frain.* — Mon cousin Numa... Numa Bonen- fant... Mon cousin Numa...

NUMA, *furieux, lassé, découragé.* — Si tu ne veux plus jouer!

HERMINIE. — Si! Là... Si! Tu es le « Vau- tour de la Sierra », on le sait bien.

NUMA, *avec la même ardeur sourde.* — Et tu es ma prisonnière. *(Il lui a pris les épaules et la tient devant lui. Elle le regarde, elle aussi, comme si le jeu devenait plus sérieux.)* Et je vais vous punir.

HERMINIE. — Si tu veux, oui.

NUMA. — Vous m'avez résisté, vous allez être punie!

HERMINIE. — Tu vas me faire du mal?

NUMA. — Oui!... Oui, j'ai envie de te faire du mal.

HERMINIE. — Je veux bien, mais... pas comme l'autre jour... J'aime bien être punie. Seule- ment, grand-mère l'a su... Elle n'était pas contente.

NUMA. — Qui le lui a dit?

HERMINIE. — Je crois que c'est Céleste. *(Il s'approche d'elle.)* Non, pas comme l'autre jour, je ne veux pas!

NUMA. — Appelez-moi : « Chef » ou « Vau- tour ».

HERMINIE. — Vautour, faites-moi du mal autrement.

NUMA. — Je cherche un supplice. *(La voix*

changée, luttant contre son trouble:) Tu vas t'allonger sur le lit.

HERMINIE. — Non.

NUMA. — Un mot de plus, j'appelle mon chef de gardes.

HERMINIE. — Il faut faire tout ce que tu veux, alors? *(S'allongeant sur le canapé:)* Tu es drôle, tu sais.

NUMA. — Ne ris pas.

Il va s'allonger près d'elle.

HERMINIE. — Je ne ris pas.

NUMA. — J'ai le pouvoir de faire de toi ce que je veux... Non?

HERMINIE. — Tu as de drôles d'yeux! *(Un peu apeurée:)* Maintenant que tu m'as prise, tu ferais mieux d'arrêter les autres *(En confidence:)* Denise et Guigui se sont cachés dans la buanderie.

NUMA. — Cela m'est égal, les autres!

HERMINIE. — Qu'est-ce que tu vas faire?

NUMA. — Je vais t'embrasser.

HERMINIE. — Ah!

Allongé bien chastement près d'elle, il l'embrasse avec une tendre maladresse. Elle se laisse faire, lui rend un baiser... Il l'attire un peu brusquement, elle se redresse.

NUMA. — Je veux te forcer à m'épouser!

HERMINIE, *ravie.* — Tu veux qu'on joue au mariage? On va appeler les autres pour le cortège.

NUMA, *sombre.* — Je n'ai pas besoin des autres. *(Soudain très timide:)* Herminie... Tu voudras être ma femme, dis?

HERMINIE. — Quand?

NUMA. — Plus tard.

HERMINIE. — Je ne sais pas. *(Désignant quelque chose à la fenêtre:)* Oh! regarde ma poupée sans tête... Ils l'ont enterrée dans la plate-bande, les jambes en l'air... Ce n'est pas très « comme il faut ».

NUMA. — Je t'aime, Herminie... Je pense à toi souvent, chez les Bons Frères... *(Se haussant un peu du sol:)* Si ce n'était pas pour te faire prisonnière, je ne serais pas là à jouer aux brigands avec les gosses. Tu ne m'aimes pas?

HERMINIE. — Je t'aime bien.

NUMA. — Tu ne m'aimes pas d'amour?

HERMINIE. — De quoi?

NUMA. — Comme on aime... Pour se marier.

HERMINIE. — Je ne sais pas.

NUMA. — Tu ne le sauras jamais?

HERMINIE. — Je ne sais pas.

NUMA, *frappé, désaxé, prêt aux larmes.* — Ah, bon! Tu peux t'en aller... File!... Je ne joue plus.

HERMINIE. — Qu'est-ce que tu as, Numa? De la peine?... Tu veux que je te dise que je t'aime?... C'est drôle.

NUMA. — Je voudrais que tu m'embrasses.

HERMINIE. — Je veux bien.

Un petit baiser enfantin.

NUMA. — Pas comme cela, avec les deux bras.

HERMINIE, *obéissante.* — Tu es drôle.

NUMA. — Tu seras ma femme?

Un petit temps.

HERMINIE. — Je te dirai après ma seconde Communion.

NUMA. — Parce que je t'aime, moi, tu sais

Il la prend dans ses bras, et cette fo d'elle-même elle se blottit contre l Le bruit du loquet de la porte. Les de enfants se détachent l'un de l'aut gênés, inquiets ou gauches. La po s'ouvre lentement. Ce n'est que Céles huit ans, qui s'arrête sur le seuil et balance d'un pied sur l'autre, sile cieuse et les regardant.

HERMINIE. — Ah! c'est toi!

NUMA. — Tu ne peux pas frapper?

CÉLESTE. — Pas la peine. Je sais bien ce q vous faites ici. Vous venez pour vous embr ser.

HERMINIE. — C'est pas vrai!

CÉLESTE. — Si, c'est vrai!

HERMINE. — Tais-toi. Tu es une sale bê

CÉLESTE. — Numa t'embrassait, Hermin c'est vrai. Je l'ai vu.

HERMINIE. — Va-t'en, Céleste!

NUMA. — Oui, qu'elle s'en aille... l'espionn

CÉLESTE, *presque les larmes aux yeux.* Pourquoi dis-tu cela, Numa? Et pourquoi fa tu ça?

NUMA. — Quoi?... Faire quoi?

HERMINIE, *furieuse.* — Va-t'en Céleste!

CÉLESTE. — Non, j'ai le droit d'être comme les autres.

HERMINIE. — Je vais te gifler.

CÉLESTE, *entêtée.* — J'ai le droit!... Ce n' pas parce que je suis pas désirée...

NUMA, *furieux et rageur.* — Désirée... dé rée.. désirée... *(Céleste pleure.)* Ah, non! elle pleure!...

HERMINIE, *elle pince Céleste qui pousse cri.* — Tu as compris, maintenant! Tu compris?

CÉLESTE. — On verra. Vous verrez... dirai...

Numa fait mine de l'étrangler. Elle a cri d'oiseau blessé. Herminie se j entre eux. Bagarre.

UNE VOIX IMPÉRIEUSE DEHORS. — Alors, se passe-t-il là dedans?... Sortez, petits a maux nuisibles! Que faites-vous ici?

Ils se sont retournés, confus, les chev en désordre

NUMA, *bredouillant.* — On ne fait r grand-père!

Le grand-père n'est pas entré. Il est retrait de la porte. Mais sa silhouett profile sur le mur. Elle doit sembler mense aux enfants.

LA VOIX DU GRAND-PÈRE. — Vos cou jouent au croquet sur la pelouse. Que fai vous ici?

NUMA. — On joue aussi.

LA VOIX. — J'ai permis qu'on vienne de temps en temps, mais pas sans surv lance... et pas en petit clan. Allez, so Qu'est-ce que c'est que ça?

NUMA. — On ne faisait pas de mal.

CÉLESTE. — Ils ne font pas de mal, grand-re, ils jouent au mari et à la femme. Ils ient sur le canapé.

LA VOIX, *faussement furieuse.* — Quoi?... st du propre!... Attendez que je dise ça à s pères et mères... Au mari et à la femme! rtez-moi de là... Tu entends, Herminie! lle perdue!

HERMINIE. — Oui, grand-père.

Elle sort en se faisant toute petite.

LA VOIX. — Allez, sors, toi, Numa, que je botte au passage.

Le petit Numa hausse les épaules et va sortir, digne et brave.

CÉLESTE, *l'arrêtant au passage.* — Pourquoi fais-tu ça, dis, Numa?

Méprisant, il hausse les épaules, sort. On entend une claque ponctuée d'un « Que je t'y reprenne! » Céleste renifle, ravale un sanglot.

LA VOIX. — Eh bien! Céleste, tu attends que je t'enferme ici? *(Les enfants s'éloignent, sans doute dans le jardin. On n'entend plus que la voix du grand-père.)* Vous y reviendrez au Pavillon!... Comptez sur moi! Au mari et à la femme, à treize ans!... On aura tout vu... Vous vous le rappellerez, le pavillon, bande de petits...

TABLEAU II

ixante ans plus tard. Le pavillon tel qu'il est devenu : un débarras, où se sont entassés tous les rebuts neubles, objets, jeux cassés, cadres effrités) que laissent derrière elles soixante années de vie familiale. C'est lieu que s'est réservé grand-père, l'ancien petit Numa. On voit un établi, une armoire à outils, une vieille console où il entasse des catalogues, des pochettes de graines, etc.

es enjolivements de la pièce sont restés, mais en quel état de vétusté! Les peintures n'ont jamais été refaites. as de rideaux aux fenêtres. Sur le tout, une lumière que voilent les arbres du jardin, dont les branches uchent les vitres. Il y a aussi un vieux meuble sur lequel s'empilent des collections de brochures ou de catalogues : le canapé sur lequel s'allongeaient côte à côte Herminie et Numa, enfants.

n homme d'une trentaine d'années, mais qui accuse une lassitude. C'est Jacques. Il erre dans la pièce, arrêté vant un objet, touchant un autre... Il avise sur la vieille console, au milieu d'objets disparates, un petit tambour d'enfant crevé. Il le prend, reste grave, tapote un instant la peau d'âne qui ne rend aucun son.

JACQUES, *doucement.* — Son tambour à lui. *Il le remet à sa place. Une charrette d'enfant arrête.)* Sa voiture... à elle... *(Il va vers le anapé, écarte une pile de cartons à chaeaux, s'y étend, ferme les yeux. Sa main emble étreindre une main ou un corps. Il murmure:)* Mon petit cheval arabe.

Un bruit léger, près de la porte. Vivement il se met en retrait, derrière un bahut. Anne-Marie est entrée. Une grande jeune fille élégante, grave. En faisant un mouvement, Jacques heurte un meuble.

ANNE-MARIE. — Qui est là?

JACQUES, *surpris.* — Pardon.

Il sort de sa retraite. Tous deux se font face.

ANNE-MARIE. — Jacques!

JACQUES. — Anne-Marie!

ANNE-MARIE. — C'est toi...

JACQUES. — Oui. Et c'est toi. Nous voici. *Elle pâlit, essaye de sourire, reste là, tremblante.)* Je te fais peur?

ANNE-MARIE. — Je n'attendais pas... Je ne t'attendais pas. Tu vas bien?

JACQUES. — Et toi?

Un peu gauchement ils vont l'un à l'autre, s'embrassent. Un baiser de famille. Puis se regardent.

ANNE-MARIE. — C'est si drôle que tu sois là.

JACQUES. — Le drôle est que je t'y retrouve... la première.

ANNE-MARIE. — Tu vois, je passais... J'entrais sans entrer... Je ne sais même plus ce que je venais chercher ici...

JACQUES, *doucement, un peu amèrement ironique.* — Moi, peut-être?

ANNE-MARIE, *s'efforçant à un sourire vague qui reste tremblant.* — J'ai poussé la porte au hasard.

JACQUES. — Nous dirons qu'il fait bien les choses. *(Un temps.)* Tu as bonne mine.

ANNE-MARIE. — Toi aussi. Tu es venu ici avait d'entrer à la maison? Avant de voir grand-père et tout le monde?

JACQUES. — Je pensais qu'il était tôt pour me présenter.

ANNE-MARIE, *avec un geste vague.* — Oh!

JACQUES. — ... Après tant d'absence.

ANNE-MARIE. — Ils sont du matin. Grand-père arrose ses boutures. Grand-mère prend son chocolat et ses croissants dans la petite salle chinoise... tu la connais bien.

JACQUES. — Ah! toujours?

ANNE-MARIE. — Tu pouvais entrer. On ne t'eût pas mis à la porte... Toi qu'on attend depuis...

JACQUES. — Depuis quand?

ANNE-MARIE. — Depuis... *(Troublée:)* Depuis que tu manques.

JACQUES, *même jeu.* — A qui?

ANNE-MARIE. — ... A la famille.

JACQUES. — Pas à toi?

ANNE-MARIE. — Pourquoi « pas à moi »?

JACQUES. — C'est vrai, tu es de la famille.

ANNE-MARIE. — Oh! *(Elle se mord les lèvres, désorientée, soudain douloureuse, puis se reprenant de son mieux:)* Nos grands-parents sont susceptibles. Tu aurais dû entrer, directement par le perron, ou par le jardin d'hiver.

JACQUES. — Ici, je me sens plus à l'aise pour reprendre contact. Ma jeunesse se sent plus chez elle. Ce qui m'en reste... Je ne sais pas si tu me comprends. Ici, dans ce pavillon, je venais bien jeune... Tu étais plus jeune que moi.

ANNE-MARIE. — Trois ans.

JACQUES. — Et nous y sommes venus ensemble... J'ai l'impression que tu as oublié.

ANNE-MARIE. — Mais non... *(Un petit temps.)* Oublié quoi, Jacques?

JACQUES, *avec un geste ironique.* — Voilà : « quoi »?... *(Un temps.)* Tu t'es affirmée; tu es bien belle.

ANNE-MARIE. — Oh!

JACQUES. — Tu étais longue, svelte, presque maigre. Je t'appelais « mon petit cheval arabe ». *(Et, comme s'il tenait à laisser tout cela de côté, et à parler d'autre chose:)* Il y a des araignées dans les coins... Je croyais que grand-mère les pourchassait.

ANNE-MARIE. — Elle ne vient jamais ici.

JACQUES — Qui y vient?

ANNE-MARIE. — Personne.

JACQUES. — Le pavillon des enfants. Les enfants n'y viennent plus?

ANNE-MARIE. — Grand-père a toujours ici des réserves à outils, des petits bibelots, son « bric-à-brac ».

JACQUES. — En tant qu'enfant, c'est un enfant qui compte. *(Il rit un peu tout seul.)* Je ne te fais pas rire?

ANNE-MARIE. — Tu n'es pas venu pour cela.

JACQUES, *cherchant.* — Je suis venu... je suis venu...

ANNE-MARIE, *la voix plus lointaine, toute intérieure.* — Tu es venu, c'est l'essentiel.

JACQUES. — Et tu m'as reconnu!

ANNE-MARIE. — Oui.

JACQUES, *ironique.* — Puissance du souvenir! On collectionne les images sous ce jeune front?

ANNE-MARIE, *lentement.* — Ton visage m'est resté.

JACQUES. — Cela va de soi. J'étais si beau sur mes quinze ans.

ANNE-MARIE. — De qui te moques-tu?

Elle le regarde, détourne les yeux. se tait. Lui, embrasse la pièce d'un long regard.

JACQUES. — Toujours le même encombrement. Je m'y reconnaîtrais encore, les yeux fermés. Je m'y reconnaissais de loin. Pourquoi es-tu venue ici, ce matin précisément?

ANNE-MARIE. — Je t'ai dit : je ne sais pas. Il fait déjà lourd dehors... et, ici, malgré toute cette poussière... *(Elle hésite.)* il fait...

JACQUES. — Il fait jeune?

ANNE-MARIE, *essayant de rire.* — Tu r
poses de drôles de questions.

JACQUES. — Des questions sans répon
Comme jadis... *(Il la regarde, elle le regard*
Un jour, tu portais une robe à grands p
bleu ciel...

ANNE-MARIE. — Ton jeune frère, dans l'
lée, jouait du tambour.

JACQUES, *désignant le jouet.* — Son ta
bour... oui. *(Il essaye de rire, n'y parvie
pas.)* Je le lui avais donné pour qu'il no
fiche la paix.

ANNE-MARIE. — Le pauvre petit!

JACQUES. — Je pensais à lui aussi en entra
ici. Moins qu'à toi!

ANNE-MARIE, *vivement.* — Il ne faut p
Moi, je vis!

JACQUES, *avec une obstination presque du*
— ... Moins qu'à toi! Je te demande pardo
« moins qu'à toi! ». *(Sur un autre ton:)*
suis content de te revoir.

Un temps.

ANNE-MARIE. — Pour qu'on te revoie, toi
a fallu...

JACQUES. — Le mariage d'une de mes c
sines. On m'écrit, je viens.

ANNE-MARIE. — Qui t'a écrit? Mes paren

JACQUES. — Non, grand-père. *(Il tire
lettre et lit:)* « Ta cousine... etc., un ch
mant homme, sérieux, etc. Mon garçon,
mariage vaut ce qu'il vaut... Il appelle
réunion de famille... Je compte sur ton sou
nir, ou sur ta bonne volonté! » *(Il replie
lettre.)* Me voici.

ANNE-MARIE. — Oui.

JACQUES. — Je suis content d'être
vôtres.

ANNE-MARIE, *lui souriant doucement et
tendant la main, timide.* — Tant mieux.

JACQUES. — Berthe est heureuse?

ANNE-MARIE, *comme sortant des nues.*
Qui?

JACQUES. — Ta sœur.

ANNE-MARIE. — Ah! Berthe?

JACQUES. — Oui... Où es-tu?... Elle est h
reuse?

ANNE-MARIE. — Oui.

JACQUES. — Cela va de soi.

ANNE-MARIE. — Oui, elle a toujours eu
nature optimiste.

JACQUES. — Et toi? Le fiancé te plaît?

ANNE-MARIE. — Bien sûr.

JACQUES. — Comme tu dis cela! De l'â
toujours!... Tu as toujours « pris part », c
vrai, aux événements de la vie des aut
*(Son visage se détend. Un grand sourire c
il va vers Anne-Marie, les bras entrouv
comme s'il allait la serrer contre lui.)*
quelque chose à te dire.

ANNE-MARIE, *criant presque.* — Moi au

UNE VOIX, *de la porte.* — Ah! c'est toi, p
poulet?... Qui est avec toi?

Entre, alerte, d'une distinction sèche, femme, une vieille fille, de soixante ans.

JACQUES. — Tante Céleste!

CÉLESTE, *l'examinant.* — Tante Célest
Oui! Ah mais... C'est le fils de Gaston? (

, mon Jacques? Dis donc, quelle surprise. *lle l'embrasse par deux fois, puis l'examine pieds en tête.)* Le père t'avait écrit. Je lui ais dit : « Numa, n'oubliez pas Jacques! »... père, tu sais, il faut lui mettre les points r les *i*. S'il n'avait que ma pauvre Hermi-e!... Embrasse-moi; tu as bonne mine. C'est ujours la pauvre tante Céleste qui a tout à ire!... Comme tu es devenu viril!... Avec ces tites de l'Assistance que ta grand-mère 'impose — plus maniables, elle le croit : ce est pas vrai!... tout à leur apprendre; fait our être domestique comme moi pour danser tango... Où sont tes bagages? A la gare? uillaume ira te les chercher... Ah! mon auvre enfant! — tout vice et compagnie. Pas uillaume, mais les deux petites de l'Assis-nce que j'ai cette semaine sur les bras... Mon nfant, embrasse tante Céleste qui a eu tant mal dans cette famille... qui a donné sa unesse, on peut bien le dire, à se consacrer ux uns et aux autres... et pas toujours récom-ensée!... Enfin!... Tu vas avoir du chocolat ces petites abruties ne le laissent pas rendre sur le feu... Embrasse-moi... Oui, c'est éjà fait?... On ne l'embrasse plus tant que ça, pauvre esclave de la famille. Toi, tu avais u cœur. *(Avec une gentillesse acidulée:)* Un our, tu m'avais traitée de « vieille vache ». *Anne-Marie et Jacques ne peuvent s'empê-her de rire. Anne-Marie regagne le seuil de la orte.)* Oh! je ne l'ai pas oublié. Mais c'était ar derrière. Tu étais trop gentil et trop bien levé pour me le dire par devant. Tu as une onne situation, il paraît?... Tant mieux, tant ieux... Espérons que cela durera. *(A Jac-ues:)* Tu as vu ta cousine. Elle est belle, ein? Tout le monde le lui dit... Je la trouve n peu pâle, et pas très vivante. Il paraît que ela peut passer.

ANNE-MARIE. — Voici grand-père.

CÉLESTE. — Hein? *(Brusquement saisie:)* Ne manquait plus que lui!... Cela va faire du eau. Il ne peut pas supporter qu'on entre ici. part moi, bien sûr. *(A Jacques:)* Et que tu e sois pas venu le saluer tout d'abord!... Pointilleux comme ils ont toujours été de ce côté-là de la famille...

JACQUES. — Il comprendra...

CÉLESTE. — Rien du tout! Numa, c'est Dieu e Père. Tâche donc de filer par la fenêtre. N'est point haute! Tu passes par la petite aie et tu te trouves dans la rue Flore, face « chez l'épicière ». Tu feras le tour. Va. Cela vaudra mieux. *(Un haussement d'épaule amusé de Jacques, un sourire à Anne-Marie; estement, il passe par la fenêtre. Céleste agi-ée, à Anne-Marie:)* Va donc, toi; va donc.

Elle tire de la poche de son tablier un petit paquet et s'approche d'un meuble. On sent qu'elle attend qu'Anne-Marie soit sortie.

ANNE-MARIE, *sur la porte.* — Bonjour, grand-père.

Céleste laisse retomber le paquet au fond de sa poche, croisant dessus ses deux mains et prend une expression de candeur benoîte. Paraît le grand-père. C'est Numa que nous avons vu enfant. Rien ne le rappelle en ce vieillard un peu lent de soixante-douze ans.

NUMA, *affectueux, mais bougon.* — Ah! Tu es là, ma fille? *(Il n'est pas content de trouver là sa petite-fille.)* Tu vas salir ta robe claire dans ma poussière.

ANNE-MARIE, *lui tendant la joue.* — Bonjour, grand-père.

NUMA, *l'embrassant.* — Bonjour, ma fille. Passe donc.

Anne-Marie sort. Numa entre dans la pièce, passe devant Céleste comme si elle n'existait pas, va à une caisse surchargée de piles de journaux.

CÉLESTE, *faisant la jeune coquette.* — Moi aussi je suis là... Bien longtemps que je n'y étais venue, Numa. *(Silence de Numa).* J'y mettrais plutôt de l'ordre que du désordre. *(Silence de Numa qui enlève la pile de journaux pour débarrasser sa caisse.)* Le ménage, je l'ai tellement fait!... Un peu plus ou un peu moins... Bien de la négligence; c'est tout poussière. *(Silence de Numa.)* La mère avait besoin de clous à tête dorée pour réparer un fauteuil. Je lui ai dit : « Herminie, ne dérange pas le père pour si peu; je vais trouver cela dans son débarras ». *(Silence de Numa.)* Je n'ai pas trouvé. *(Silence de Numa.)* Vous n'en avez peut-être pas? *(Pour aider Numa, elle prend une pile de brochures et la pose quelque part. Il reprend la même pile et la pose ailleurs; puis ouvre sa caisse.)* Enfin, voilà. Si je ne peux rien pour vous... *(Numa a ouvert la caisse et en tire des lampions, des lanternes japonaises et vénitiennes, soigneusement pliées et réunies, prêtes à être posées en guirlandes.)* Ah! des lampions?... C'est pour la fête? Quelle bonne idée! Ce sera bien joli, Numa. *(Il referme la caisse.)* Avez-vous des bougies? *(Grand-père silencieux, impassible, entasse les lampions, se les charge sur les épaules, sur les bras.)* Je vais vous aider à les porter. *(Numa, sans la voir, passe devant elle, va à la porte, l'ouvre, sort et referme la porte à clef. Céleste seule:)* Oh! *(Dans ses dents:)* Sale bonhomme! *(Brusquement elle pense à son paquet, court à un meuble, l'entrouvre, y glisse le paquet, revient vers la porte et se met à crier:)* Numa!... Voyons, Numa! Il y a quelqu'un ici!... Numa! me faire ça!... Une veille de fête!... J'ouvre la fenêtre, j'appelle les voisins!... Au secours!... Au feu!... *(La porte se rouvre. On aperçoit le bras de Numa qui la tient ouverte et prêt à la refermer. Pleurnichant par acquit de conscience, Céleste passe la porte avec toute la dignité possible. On entend:)* Quarante ans de dévouement... Une veille de fête... Ce ne sont pas des manières tout de même!...

Le bras de grand-père tire à lui la porte. Clef dans la serrure.

TABLEAU III

Chez l'épicière. Celle-ci n'a pas d'âge. Fluette, à pas feutrés, elle va dans sa boutique, où tout s'entasse, en le comptoir et la vitrine poussiéreuse. Les stores laissent entrer une lumière tamisée d'été.

L'Epicière. — Monsieur désire?

Jacques. — Vous aviez autrefois des pastilles de menthe bicolores?

L'Epicière. — Quelle marque vous dites?

Jacques. — Bicolores, bleues et blanches, rouges et blanches, rouges et bleues.

L'Epicière. — Oh! je n'ai plus cela en bocal, mon pauvre monsieur. J'ai des bonbons acidulés, des anglais, des pralinés, ou des caramels... Maintenant, il y a aussi la sucette.

Jacques. — Ce que vous voudrez.

L'Epicière. — C'est pour un enfant?

Jacques, *souriant.* — Pour un ancien enfant.

L'Epicière. — Parce que la sucette, ça n'est guère plaisant que jusqu'à un certain âge.

Jacques. — Je l'ai passé.

L'Epicière. — A côté de cela, j'ai une bonne cliente, touchant les soixante-dix ans, qui est une fidèle de la sucette. Elle estime que ça lui est favorable à l'estomac par le fait de la salivation.

Jacques. — On voit de tout en ce monde!

L'Epicière. — Alors, des acidulés pour Monsieur? Un petit quart?

Jacques. — C'est cela.

L'Epicière. — La menthe bleue et rouge! Y a-t-il longtemps que cela ne m'est plus demandé, mon pauvre monsieur! *(Elle pèse le petit sac de bonbons.)* Vous en aviez trouvé ici? Il y a combien de temps donc?

Jacques. — Une vingtaine d'années.

L'Epicière. — Vous étiez de passage dans le pays?

Jacques. — J'y ai vécu... je vous ai bien connue, madame Barbot.

L'Epicière. — C'est vrai, monsieur?

Jacques. — Barbot aussi.

L'Epicière. — Ne m'en parlez pas... Où la boisson peut mener un homme!

Jacques. — Votre fils aussi; c'était Roger?

L'Epicière, *brusquement en larmes.* — Vous avez connu mon Lolo? Quatorze ans que je l'ai perdu. Vous ne saviez peut-être pas qu'il n'était plus?

Jacques. — Si! C'était un samedi matin d'avril que nous l'avons...

L'Epicière. — Oui, le samedi d'après Pâques. Il avait eu de belles couronnes; personne ne l'avait oublié, tout petit homme qu'il était... Il était apprécié... Il allait jouer chez les Bonenfant. On le recevait. C'étaient po tant tous enfants de famille, éduqués, cho et tout.

Jacques. — J'en étais.

L'Epicière. — Un Bonenfant?... Je les c nais tous bien, pourtant. Lequel? Si je v questionne...

Jacques. — On m'avait perdu de vue

L'Epicière. — Monsieur Jacques? *(Il signe que oui.)* Ah, bon! Asseyez-vous do monsieur Jacques... Je pense bien qu'il v connaissait, mon Lolo... *(Elle pleure.)* V et lui « les deux font la paire »... Je pe bien que vous étiez de la cérémonie... V teniez le cordon du poêle, avec ceux du pa nage. Mon bon monsieur... mon pauvre Lol Les cordons du poêle! *(Elle reprend:)* me fait penser que vous me devez touj une pelote de ficelle. Pour un cerf-volant. la solide; du « cacheton » on appelait C'était dans le temps où les garçons de vous m'achetaient des pois fulminants, amorces et de la seccotine... Des amusem pour la jeunesse.

Jacques. — Je vais vous payer mon arri madame Barbot.

L'Epicière. — Ah! pensez donc! l'échelle des prix! Une pelote de cacheto serait aujourd'hui une fortune. C'est pauvre Lolo qui vous l'offre. *(Et, comme ne perd pas le nord tout de même:)* Le q d'acidulés, c'est trente-huit francs. Alors, voici dans le pays. Pour les fiançailles?

Jacques, *vague.* — Eh, oui!...

L'Epicière. — Votre cousine va faire belle épousée.

Jacques. — Je l'avais laissée bien p fille, la petite Berthe.

L'Epicière. — La petite Berthe? Ah! ce son tour la prochaine fois! *(Désignant l par-delà la vitrine:)* Tenez, la voici, la riée.

Jacques, *qui regarde sans comprendr* Où?

L'Epicière. — Là!

Jacques, *presque dans un cri.* — Marie?

L'Epicière. — Quand il y a deux sœ marier, il vaut mieux que l'aînée d l'exemple.

Jacques, *qui ne l'écoule pas.* — Anne-rie?... Non! Il n'en est pas question!

L'Epicière, *placide.* — Pensez si je suis nue au courant par votre tante Céleste!

Jacques, *avec un rire pour lui, douloureux.* Elle se marie?

L'Epicière. — Puisque vous la connaissez, lle Céleste, c'est elle, tenez, ma cliente pour sucette. Une personne bien distinguée et urageuse et « famille »... qui en a gros par-is sur le cœur. *(Jacques n'écoute pas, il suit loin Anne-Marie, les traits contractés.)* La ici, tenez!... Elle croise Mlle Anne-Marie. N'a s l'air en train aujourd'hui, la demoiselle... ne veille de fiançailles, faut comprendre... estez donc, monsieur, vous n'êtes pas de op!

Jacques vient de jeter un peu d'argent sur le comptoir. Il s'apprête à sortir brusquement. Il est contrarié dans son mouvement par l'entrée de Céleste. Chaque fois qu'on l'ouvre ou qu'on la ferme, la porte fait entendre un maigre carillon étouffé.

Céleste, *à Jacques.* — Ah! tu es là!... Avez-ous des bougies, madame Barbot? *(A cques:)* Ta tante Céleste, tu te la rappelle-s faisant les courses pour chacun, la pauvre éprisée. *(A Mme Barbot:)* Une petite sucette la menthe si vous en avez une sous la ain. *(A Jacques, qui ouvre la porte, silen-ieux, dur:)* Où vas-tu, mon enfant? On dirait ue tu n'as pas l'air content? On dirait que tu is ta tante.

Jacques est sorti. Céleste le suit d'un regard sans bonté.

L'Epicière. — Il a forci, je ne l'aurais pas econnu... Il est plutôt bel homme.

Céleste, *haussant les épaules.* — Comme les autres! Tous ingrats et compagnie... Elle est bonne, cette sucette-là. Donnez m'en donc trois ou quatre autres. Bien enveloppées; c'est pour faire plaisir. *(Elle passe en revue, à petits attouchements, quelques friandises sur une tablette.)* Ah, ah, du nougaton de Palaiseau. *(Avec une espèce d'avidité:)* Est-ce qu'il se conserve bien, celui-là?

L'Epicière. — De confiance.

Céleste. — Longtemps?

L'Epicière. — Au sec, dans une boîte en fer, vous en aurez pour la vie.

Céleste. — Donnez-m'en deux. Ce n'est pas pour moi. S'il n'y avait que moi!

L'Epicière. — J'ai de beaux choux-fleurs.

Céleste, *baissant la voix.* — Je voudrais des bougies.

L'Epicière. — Combien il vous en faudrait?

Céleste. — Il vous en reste combien?

L'Epicière. — Deux ou trois douzaines.

Traînant la pantoufle, l'épicière va chercher le paquet sur un rayon.

Céleste. — Je prends le tout. Glissez-moi ça vite là-dedans. *(Elle ouvre son cabas, reçoit les paquets, le referme:)* Seulement, madame Barbot, écoutez donc...

Le visage rieur, elle lui glisse quelques mots à l'oreille, en les accompagnant de petits clins d'yeux.

L'Epicière. — Oui, oui... entendu... Comme vous voudrez, mademoiselle! Je ne parle que quand je veux parler.

Céleste, *tout affectueuse bonhomie.* — Vous comprenez? Une petite plaisanterie!... Une petite surprise!...

TABLEAU IV

Une grande salle qu'éclaire une large baie sur le jardin.
Onze heures du matin. Autour de grand-mère Herminie, deux ou trois brus ou nièces brodent ou tricotent. Un fils, Octave, lit le journal. Le grand-père Numa trempe un croissant dans son café au lait en lisant, lui aussi, la presse locale. La petite bonne de l'Assistance fait le service avec une maladresse apeurée.

Alice. — Ne vous faites donc pas de soucis, mère. Vous allez les mettre au deuxième étage, dans la chambre verte.

Herminie. — Oui? Ah! ces jours de fête, qu'on a du mal à caser tout son monde!... Allez-vous avoir vos aises, ma pauvre Laure?

Laure. — Très bien, tante Herminie... très suffisamment... La dernière fois nous avions eu, vous souvenez-vous, la chambre chinoise... enfin, celle qui a deux oiseaux peints sur un paravent... Il faut bien donner un nom aux chambres, quand il y en a tant dans une maison.

Herminie. — Onze, mon enfant.

Laure. — Tiens, j'aurais dit davantage!

Alice. — Onze. La maison est bien assez grande comme ça. Telle quelle, elle donne assez de mal à Mère.

Herminie. — Oui, à mon âge...

Laure. — Vous ne le paraissez pas, marraine.

Herminie. — Bien du tracas, allez!... Et, bien de la fatigue pour cette pauvre Céleste. *(Numa qui buvait à petits coups son café au lait avale de travers, tousse, s'étouffe. Herminie, calme:)* Cela ne va pas, Numa?

Numa a une sorte de rugissement sourd.

Alice. — Qu'y a-t-il, père? Vous avez avalé...

NUMA, *la coupant.* — Une guêpe!... J'ai avalé une guêpe!

LAURE, *affolée.* — Une guêpe dans la gorge? Il faut faire quelque chose!

HERMINIE, *placide.* — Ce doit être encore une de ses inventions! A qui en as-tu, mon bonhomme? Il fait bon aujourd'hui, il fait doux...

NUMA. — Il fait « céleste ».

HERMINIE. — Numa!...

Numa, sur un haussement d'épaules, se lève de table et s'en va fourgonner dans le fond de la pièce.

LAURE, *à mi-voix.* — Il n'a pas l'air content, mon oncle, à qui en a-t-il?

HERMINIE. — Une vieille incommodité qui le relance. *(A la petite bonne de l'Assistance:)* Qu'attendez-vous? Desservez Monsieur.

La petite se précipite pour enlever le couvert de Numa, et, dans sa hâte, fait tomber la tasse qui se brise.

NUMA, *sans se retourner.* — Foutue maladroite!

LA PETITE BONNE. — C'est la tasse qui...

EMILIENNE, *gaiement.* — On pourra peut-être recoller les morceaux.

HERMINIE. — Chut! chut!

ALICE. — Tais-toi, Emilienne!

HERMINIE. — Que Céleste ne vous entende pas.

ALICE, *à la petite bonne.* — Allez, filez! Vous n'avez rien cassé.

LA PETITE BONNE, *apeurée.* — Non!

ALICE, *ferme.* — Non.

La petite est sortie.

HERMINIE, *s'éventant de la main, comme au sortir d'un danger.* — Ah! mes pauvres enfants!... *(Détournant la conversation:)* Et toi, Octave, es-tu à peu près logé aux *Trois Rois*? Nous sommes navrés, tu sais, d'être obligés de loger certains de vous à l'auberge.

OCTAVE. — Je suis très content d'être aux *Trois Rois.*

HERMINIE. — Tu prends bien cela, toi... Tant mieux! Je ne pouvais pas loger trente-sept personnes dans onze chambres.

LAURE. — Vous n'auriez pas pu en caser quelques-uns... *(Un mouvement de tête vers le jardin.)* ... au fond du jardin?

HERMINIE. — Au fond du jardin?

EMILIENNE. — Oui, dans le pavillon.

HERMINIE, *ayant un geste rapide pour faire taire Emilienne.* — Dans le pavillon? Eh bien, si Numa vous entend! *(Mais Numa n'entend pas. Il est en train de chercher quelque chose dans les tiroirs d'une commode.)* Toucher à son pavillon!..... C'est son...

LAURE, *ironiquement compréhensive.* — Son sanctuaire.

HERMINIE. — Oui... Non, son cagibi. Il y entasse depuis un demi-siècle tous les raffuts mis au rancart, tous les débris des années. Enfin, c'est son coin à lui. Il en fait un ramassis de souvenirs et un atelier de bricolage.

EMILIENNE. — Autrefois, on l'appelait le « pavillon des enfants ».

HERMINIE. — Le nom est resté. Seulement il n'y veut plus que lui.

LAURE, *avec un petit rire pincé.* — En f d'enfant!

HERMINIE. — Oui... *(Un sourire un peu m lancolique.)* Si je vous disais que, moi, je revois enfant, dans ce pavillon-là... Ce n' pas d'hier. Je l'y revois. Je m'y revois.

LAURE. — Petite fille?

HERMINIE. — Jeune femme aussi... Je n revois avec les visages que j'ai eus. Il y av une glace, en ces temps-là, entre les deux nêtres... Je ne sais pas si elle y est toujou

EMILIENNE, *bas.* — Oh! on vous interdit vous, le cagibi?

HERMINIE. — Oh, point! *(Sur un ton indé nissable:)* Mais qu'aurais-je à y faire, m Dieu... maintenant? *(Changeant de to* Qu'est-ce que tu cherches, Numa?

NUMA, *fourgonnant dans un meuble.* — I bougies. J'en avais quatre paquets de côté.

ALICE. — Elles ne sont pas dans l'armo de l'office, père, avec les conserves? Sur rayon des bocaux de tomates?

NUMA. — Non... je les avais mises d cette commode, dans le second tiroir.

Du tiroir, il tire différents objets.

ALICE. — Ce n'est pas cela?

NUMA. — Non, ce sont mes cartouches.

HERMINIE. — Ne t'énerve pas... Des boug il y en a dans ma chambre.

NUMA. — Quatre! Je ne vais pas gar quarante-six lanternes vénitiennes avec qua bougies. Quatre paquets enveloppés dans papier brun! Cela ne s'envole pas, des b gies!

HERMINIE. — J'enverrai une des petites c l'épicière.

NUMA. — Il m'en faut quatre paquets douze.

HERMINIE. — Tu les auras!... *(Attendr* Tes lampions des jours de fête... mon pau bonhomme!... *(Numa s'est rapproché d'el Ils se regardent l'un l'autre, ont un demi-s rire, un même petit haussement d'épau gênés de se savoir attendris l'un par l'au Il retourne à ses boîtes de cartouches, cartouches le font penser sans doute à fusil; il va le chercher dans le fond d'un card, passe la crosse à la peau de chamo* Octave, appelle-moi donc une des deux tites.

LAURE. — Vous êtes contente de votre sonnel, marraine?

HERMINIE. — J'ai bien du mal... Vous c naissez Céleste. C'est plus fort qu'elle; n aimant comme elle nous aime tous, elle jalouse des domestiques, un peu formées. leur rend la vie impossible. Je ne p prendre que des petites de l'Assistance. n'est pas qu'elle leur fasse la vie plus fac mais elles ont moins de défense, ces or lines. J'arrive à en garder une quelque trois, quatre mois.

LAURE, *faisant l'étonnée.* — Elle est com ça, tante Céleste?

HERMINIE, *instinctivement.* — Elle n fait voir! Mais elle nous rend tant de servi

Numa qui est en train de démonter et de remonter son fusil de chasse, loin — pour lui — mais on l'entend:

NUMA. — Une ordure!

HERMINIE. — Quoi donc, Numa?

NUMA. — Rien.

HERMINIE. — Je croyais que tu parlais.

NUMA. — Non, je disais : « Une ordure ».

HERMINIE. — Où? La pièce a été faite à nd.

NUMA. — C'est cela... fais mine de com- endre.

EMILIENNE. — Qu'y a-t-il, grand-père?

HERMINIE. — Tu as des visions, Numa?

NUMA. — Des visions « célestes ». *(A nou- au pour lui, en constation amusé:)* Une dure... une simple ordure!

HERMINIE, *haussant les épaules, résignée.* — ne sais pas à qui il en a.

A ce moment, dans le jardin, des cris et rires d'enfants livrés à quelque jeu bruyant. L'un d'eux joue d'une petite trompe de chasse. A la fenêtre, grand-père les regarde, le visage détendu, et les suit avec un hochement de tête affectueux. Ils l'ont aperçu.

UNE PETITE VOIX. — Bonjour, grand-père!

D'AUTRES VOIX JEUNES ET FRAICHES. — rand-père! Bonjour, grand-père. On joue aux rigands.

Grand-père leur fait un petit geste d'acquiescement.

NUMA. — Amusez-vous! Mais ne montez pas r les plates-bandes. Ou c'est moi qui ferai gendarme avec un bicorne.

Il se coiffe d'un chapeau fait d'un journal plié, oublié là par un gosse. Rires.

LES ENFANTS. — On n'a pas peur, on ne te raint pas. On court plus vite!

NUMA. — Oui... oui... Attendez un peu! Dis onc, toi, qui est-ce qui t'a permis de me hiper ma pomme d'arrosoir?

DES VOIX. — Ce n'est pas une pomme d'ar- osoir, c'est le trésor des Asturies.

NUMA, *faisant la grosse voix.* — Oh, mais! ela ne va pas aller tout seul. Le premier qui ouche à mes outils de jardinage... *(Il épaule on fusil, faisant mine de tirer, canon poin- nt vers le ciel.)* Pan, pan!... Et il ne rate pas on homme, grand-père! Allez, allez!

Gaieté d'une petite bande qui part en courant par les allées. Grand-père repose son fusil.

LAURE. — Ce sont les petits d'Albert et de hérèse? De plus en plus bruyants!

HERMINIE, *machinale.* — Oui... bien du rain... bien du train... *(A la petite bonne qui ntre:)* Ah! ma fille! Chez M^me^ Barbot, vous llez acheter des bougies... quatre paquets.

LA PETITE BONNE. — Ah?... Oui, madame.

Elle se balance d'un pied sur l'autre.

HERMINIE. — Quoi? Vous ne comprenez as? Quatre paquets de bougies.

LA PETITE BONNE, *en écho.* — Si, madame, uatre paquets.

HERMINIE, *vive.* — Vous savez où est l'épicerie... oui?

LA PETITE BONNE. — M^lle^ Céleste ne veut pas que je sorte.

HERMINIE. — Eh bien, dites à l'autre petite... à Félicie...

LA PETITE BONNE. — C'est moi, Félicie. L'autre, c'est Léonie.

HERMINIE. — ...Je les confonds toutes, ces malheureuses! On me casse la tête, mes enfants... Dites à Léonie de faire la commission.

LA PETITE BONNE. — Mademoiselle ne veut pas non plus qu'elle sorte.

HERMINIE. — Eh bien, mais!... *(Un regard vers Numa.)* On verra, je verrai... Allez, ma pauvre fille, allez.

LA PETITE BONNE. — Il manque des serviettes de toilette chez M^me^ Charlotte, elle m'a dit.

HERMINIE, *se soulevant péniblement.* — Mon Dieu... J'y vais... Je n'arriverai pas à penser à tout. *(Pour elle:)* Bien du train... bien du train.

LAURE, *tout miel.* — Que sera-ce pour le mariage? Je serais vous, je conseillerais aux parents du fiancé de faire le mariage au Havre ou à Yvetot.

NUMA, *de loin, avec une fermeté bonhomme, mais pleine et totale.* — Non, mon grand-père Bonenfant, maître-drapier à Yvetot, a voulu que cette maison de campagne qu'il avait fait bâtir fût la maison de nos réunions de famille. Depuis mon grand-père, les Bonenfant, qu'ils soient d'Yvetot, de Motteville, de Rouen ou du Havre, se marient ici, chez eux. La mairie d'Ecalles-Alix, l'église d'Ecalles-Alix, tous y passent. Fêtes dans la grande salle, dans le jardin, et dans le verger... et, le soir, les lampions! Même chose pour les fiançailles. Il en va ainsi depuis quatre-vingts ans. Ce n'est pas sous mon... sous mon...

LAURE. — Sous votre règne, mon oncle.

NUMA, *la regardant de travers.* — Merci. Le mot que je cherchais. *(Reprenant:)* Ce n'est pas moi vivant qu'il en ira d'un autre pied. Les Bonenfant font alliance ici. N'est-ce pas, la mère?

HERMINIE, *sans élan.* — En principe, oui...

NUMA. — Comment, en principe?... Nos six enfants ne se sont pas mariés ici?

HERMINIE. — Si, Numa.

NUMA. — Et nos parents, et oncles, et tantes, où s'étaient-ils mariés?

HERMINIE. — Il y a eu la tante Octavie...

NUMA. — Elle s'était fracturé quelque chose en Suisse; elle s'est mariée sur place. Je ne parle pas des infirmes. Et moi, où me suis-je marié?

HERMINIE. — Ici, tu le sais comme moi.

NUMA. — Et toi, tu ne t'es pas mariée ici?

HERMINIE. — Si, Numa, forcément.

NUMA. — Et nos frères, et nos sœurs?

HERMINIE, *sans élan.* — Oui... oui...

OCTAVE, *détournant les choses.* — Je croyais que l'oncle Marius s'était marié aux colonies.

NUMA. — Qui? Mon frère?... Marié, marié... façon de parler. Il faut que j'aille le chercher à Motteville, mon frère. *(A Octave:)* Quelle heure est-il?

OCTAVE. — Onze heures.

NUMA. — Je partirai dans vingt minutes *(Enchaînant:)* Oui, mais lui, c'était un garçon qui aimait faire l'original, en ce temps-là. Une tête brûlée, qui a dû s'assagir dans la médiocrité. Enfin!... *(A la petite bonne qui passe:)* Eh bien, petite, et ces bougies?

HERMINIE, *instinctivement.* — Elles n'ont pas encore eu le temps...

LA PETITE BONNE, *en vague écho.* — Je n'ai pas eu le temps...

NUMA. — Alors, personne, ici, n'est capable de traverser une rue pour acheter quatre paquets de bougies? Sacré bon sang d'enfants de Badinguet!

HERMINIE. — Ne t'énerve pas, Numa!

NUMA. — Je voulais vous faire la surprise des lanternes vénitiennes.

LAURE. — Comme chaque fois.

NUMA, *dédaignant de l'entendre.* — Et je me heurte à l'indifférence d'une colonie d'endormis. Sacré bonsoir!... Jamais vu ça!

HERMINIE. — Attends Céleste. Elle rentre : elle va s'en charger.

NUMA, *piqué par un taon.* — Quoi? Qui?

HERMINIE. — Allons, Numa! Que t'a-t-elle fait aujourd'hui?

NUMA. — Je l'ai trouvée dans le pavillon! Je la trouve partout, dans mes jambes, dans les tiennes. Chaque matin, chaque soir! Au Havre, à Yvetot, ici! A chaque tablée! Elle a trempé sa cuillère dans toutes les assiettes creuses de la maison; et on en a usé, ici, des services!

OCTAVE. — Père... père ne t'étouffe pas!

LAURE. — Mon petit oncle... mauvais pour vous, tout ça!

HERMINIE, *pour elle, un long soupir.* — Un raz de marée... Un de plus.

NUMA. — Que je la supporte partout où sa sœur l'admet — avec votre complaisance à tous — j'accepte. Mais pas dans le « pavillon des enfants ».

HERMINIE. — Tu n'y veux plus d'enfants, mon pauvre bonhomme.

NUMA. — « Des enfants » quand j'étais enfant! Et toi aussi!... *(Soudain amusé, rajeuni, quasi gaillard:)* C'est tout de même là que je t'ai embrassée pour la première fois... hé? Non? Dis, Herminie? Grand-père nous avait expulsés. Cela ne nous empêcha pas, des ans après, de nous y retrouver quelques petits soirs et de nous y fiancer un matin... Hein, ma bonne femme? *(Retrouvant brusquement sa colère:)* Et cette autre garce qui s'y permet des incursions!

HERMINIE. — De notre temps, elle y venait aussi. Rappelle-toi tes jeux de garçon... où on faisait ce qui te plaisait, elle et moi.

NUMA, *furieux.* — Aujourd'hui est jour de fête. Qu'elle soit complète et que je n'entende plus le nom de ta sœur!

Deux ou trois parentes viennent d'entrer et des enfants.

NUMA. — Que disait-on?

OCTAVE. — Tu parlais de ton frère Marius.

NUMA. — Il n'a pas réussi. Jeune, il donnait des promesses. *(A un parent âgé:)* Tu l'as bien connu, toi, Victor. Un garçon qui avait du fond, une belle situation pour son âge dans la maison Kronheimer... et en m temps le boute-en-train de la famille. La m ce n'est pas vrai?

HERMINIE. — Si, mon ami.

NUMA. — Tu as un drôle d'air. Tu es leurs, ou tu me désapprouves?

HERMINIE. — Marius?... Oui, il était tr oh! oui, très gai.. très vivant. *(Doucem comme si elle résumait de lointaines imp sions:)* Bien sûr.

NUMA. — Sur ses vingt-cinq, vingt-sept je ne sais pas ce qui s'est passé, il s'est rangé. On a commencé à le rencontrer d les cafés... Il s'est détaché des réunions famille. C'était son droit. Puis il est parti.

UN PARENT. — S'il a vu du pays...

NUMA, *qui travaille toujours à ses g landes.* — Un courtier en coton n'a pas bes d'aller voir le coton sur place... Enfin, vo *(A une fillette:)* Passe-moi donc la pelote ficelle, là, petite. Qui est-ce qui t'a arra les cheveux comme cela?... Tu as pourtant joli front. Qu'est-ce que c'est que cet éc lement de boucles sur les yeux? Qui t'a gnée ce matin?

LA FILLETTE. — C'est tante Céleste.

Les femmes échangent un regard e font petites. On attend une explosio Numa.

NUMA, *avec la diction excessive homme qui prend sur lui pour se cont* — Pour une fois qu'un front haut se l voir chez les Lebrix, les Lebrix ont tort dissimuler comme une tare dans leur fam Peigne-la donc, toi, Octave, qui es coqu qui portes toujours un peigne de poche d que tu perds tes cheveux!

LAURE, *minaudant.* — Oh! mon oncle, jours le trait amusant, toujours le m double entente. Pas vrai, tante?

HERMINIE, *à côté de la question.* — avons, à nous deux, cent cinquante an plus dur est fait.

Paraît Jacques; il entre très calme, t l'aise, souriant d'un sourire un crispé.

NUMA. — Ah! te revoici, toi, mon ga Es-tu reposé? Tu avais les traits tirés t l'heure.

JACQUES. — Le voyage de nuit.

NUMA. — Oui, et tout un arriéré de boche! Sacré petits bombardiers que êtes, vous autres.

JACQUES. — Grand-père, tu me connais

NUMA. — Je ne vois pas comment nous connaîtrions mieux.

HERMINIE. — J'espère que tu es conte ta chambre?

JACQUES, *courtois, assez indifféren* Merci. Mais je n'ai pas oublié celle où j mais, là-haut, avec mon frère. J'irai la r

HERMINIE. — Je n'allais pas t'envoyer les chambres sous les toits où coucher enfants, les petites bonnes, et cette p Céleste.

Un coup de plat de la main sur la

comme une détonation; c'est grand-père, qui ajoute pour lui:

NUMA. — On la retrouvera partout, celle-là, même dans un lit!

HERMINIE, *qui ne veut pas entendre.* — Ta nouvelle chambre était celle de ton père.

JACQUES. — Merci, grand-mère.

HERMINIE. — Pauvre Gaston!...

De grosses larmes lui viennent. Silence de détente; Numa s'est approché et embrasse sa vieille femme.

NUMA. — Mais oui... mais oui... ma bonne femme, mais oui... ils ne sont plus tous là. *(A Jacques:)* Enfant prodigue! Nous parlions de ton grand-oncle Marius; un garçon dans son genre. A croire que tu as été à son école; nous sommes restés des années sans rien savoir de lui.

UN NEVEU. — Il était parti sans laisser d'adresse?

NUMA. — Non! Nous l'avons même revu à deux ou trois enterrements. Mais il n'était plus des nôtres, il avait un air qui ne va pas avec « l'esprit Bonenfant », un air « caustique ». Il se faisait encore des illusions sur son avenir.

LE NEVEU. — Il a vécu aux colonies?

NUMA. — La guerre finie, il est resté dans l'armée, petit commandant, au Sénégal... en Guinée... je ne sais où. Il s'est fixé là-bas. Enfin!

OCTAVE. — Père! Le train entre en gare de Motteville à onze heures.

NUMA. — Le temps de mettre mon veston.

LE NEVEU. — Personne de nous ne t'accompagne, grand-père?

NUMA. — Non, je vais seul.

HERMINIE. — Tu n'aimes pas montrer tes émotions devant le monde, mon pauvre bonhomme.

NUMA. — Je veux le mettre à l'aise. Il finit médiocre, il doit se sentir un peu gêné. A ce propos, je le dis à ceux qui sont ici, pour qu'ils le répètent à chacun, aux Lebrix en particulier : je ne veux pas que mon frère sente de réticence. Une familiarité... familiale... comme s'il nous avait quittés hier et comme s'il avait vu naître chacun des jeunes.

Content de sa petite déclaration, des visages trop ouverts qu'on lui a montrés, il se frotte les mains. Puis il voit l'intérêt des enfants se porter derrière lui; il entend courir sur leurs lèvres un chuchotement. Il fronce les sourcils, ne se retourne pas en entendant derrière lui, tremblotante d'affection et de compréhension, la voix de Céleste.

CÉLESTE. — Numa, il paraît que vous avez fait demander des bougies chez Barbot. Ils n'en ont pas. Ils n'ont jamais rien. Que de fois je l'ai dit à Herminie!... Mais je pensais bien qu'un jour de fête de famille vous auriez besoin de quelques cires pour vos jolis lumignons; et je m'étais permis de prendre mes précautions pour le cas où vous n'auriez pas eu le loisir de prendre les vôtres. En passant par Barentin, j'ai acheté quelques paquets de bougies chez Toussaint Chevelu. Voilà! *(Un amical regard circulaire.)* Bonjour, les petits... On a mangé les bons croissants du matin, trempés dans le bon chocolat?... Chers petits! *(A Numa:)* Si vous n'en avez pas besoin, Numa, ne vous faites pas de soucis; elles ne seront pas perdues.

Numa est figé dans un silence imperméable.

HERMINIE. — Tu es bien prévenante, Céleste... Numa avait besoin de quatre paquets, je crois.

NUMA, *rageur.* — Non, six.

CÉLESTE. — J'en ai sept. Je vous les fais porter?... Non! Numa: pas de merci entre nous! *(Un mouvement de grand-père: la main à la poche de sûreté de son pantalon, comme s'il allait tirer un revolver. Céleste qui fait mine de se méprendre:)* Je vous les offre... Je suis trop payée chaque fois que je peux vous voir content.

NUMA, *comme s'il mâchait du fiel.* — Je le suis pleinement.

Les enfants qui sont là éclatent de rire.

CÉLESTE. — Allons, les mignons, un bon sourire à tante Céleste. *(Ils réussissent une demi-grimace.)* Voilà... Elle a toujours aimé l'affection des petits. Bonjours, mes chérubins... *(Elle va s'éloigner. La voix d'un petit qui n'y met pas de malice:* « Au revoir, tante Sucette! » *Les enfants s'esclaffent. Numa pouffe ostensiblement. Céleste se retournant:)* Quoi donc, mes mignons? *(Numa ramenant sa barbe sur ses lèvres, fait une imitation désinvolte de cor de chasse. Les enfants s'amusent bien. Céleste à Laure, entre haut et bas, avec une douceur confidentielle:)* C'est pour moi ça, ma fille... J'ai l'habitude.

HERMINIE, *excédée, entre haut et bas, elle aussi.* — Allons, allons, Céleste!...

CÉLESTE. — Mais oui!.. Tout va bien. Le père est gai. Il a ses bougies. Je m'en vais. *(Contemplant les enfants:)* Comme ils sont beaux! Et l'intelligence dans le regard... Il ne faut pas trop les flatter, on les gâterait, chers amours!... Je les aime... comme j'aimais leurs papas et leurs mères.

Nouvelle imitation du cor de chasse par grand-père. Le cor se fait plus précipité... fiévreux... rageur.

HERMINIE. — Va donc à tes affaires, Céleste, ma bonne.

CÉLESTE. — Ta bonne : la bonne! C'est bien le mot. Nous allons être nombreux pour cette belle fête. *(Très engageante:)* Avec lequel de ces chérubins vais-je partager ma chambre? Lequel va venir faire causette, le soir, avec tante Céleste, de ces petits enfants adorables? Hum... Hum?

NUMA, *de loin.* — Ne faites donc pas ce bruit de bouche!

HERMINIE, *dans un silence général.* — Tu es fou, Numa!

CÉLESTE. — Moi, un bruit de bouche?

NUMA. — Qu'est-ce que vous déglutinez? Vous mâchez le plaisir d'embêter ces enfants.

CÉLESTE. — Oh!

NUMA. — Comme vous mâcheriez l'oignon blanc, cuit!

CÉLESTE, *instinctivement, dans sa suffocation.* — Pourquoi cuit?

NUMA. — A cause des dents molles. « Les chers petits... les mignons, ces adorables. » Cela vous suinte des lèvres, comme la pulpe d'une poire blette.

CÉLESTE. — J'ai été élevée... j'ai été élevée... par une mère.

HERMINIE. — La mienne! Notre pauvre mère!... Oh, Numa!

NUMA. — Oui, bon!... N'en parlons plus!... Disons que c'est une question de glande et de salivation.

CÉLESTE. — Et d'âme.. Vous n'avez pas d'âme! Moi, je suis née...

NUMA. — Vous êtes née l'âme baveuse. *(Les gosses se tordent et viennent dans leur joie se frotter à grand-père. Numa surprend le regard las de sa femme, le regard désapprobateur de Laure, d'autres, appuyés sur Céleste qui pleure, à courts sanglots et longs reniflements.)* Bon, nous y sommes. La pantomime! Le cirque est arrivé. Entrez donc, messieurs, dames...

Et une nouvelle, distinguée, imitation de cor.

CÉLESTE, *qui a daigné s'en apercevoir.* — Je pars et vous n'entendrez plus parler de moi.

HERMINIE. — Tant mieux! Tu m'as exédée, tu m'as usée...

CÉLESTE. — Tu auras le silence. Le silence complet! Je ne t'écrirai même pas... Tu n'auras pas à faire un petit paquet des lettres de la malheureuse, à le nouer avec une faveur!

Elle va vers la porte.

NUMA. — Pourquoi dit-elle cela, cette imbécile!

HERMINIE, *pâle, tamponnant une petite sueur à son front.* — Le sait-elle elle-même!

Paraît Anne-Marie.

CÉLESTE, *qui, sortant croise Anne-Marie.* — Entre, ma fille. On est ici à la gaieté.

Instinctivement, Anne-Marie s'est arrêtée face à Jacques qui s'immobilise. Ils se regardent, muets, cherchent une attitude sans apprêts.

NUMA. — Eh bien! les cousins, vous ne vous reconnaissez pas?

TOUS LES DEUX. — Si, mais si, grand-père.

NUMA, *à Jacques.* — Tu vois la fiancée... *(A Anne-Marie:)* Tu vois le voyageur... Au revoir, je vais mettre ma jaquette d'été.

Numa est sorti. Jacques et Anne-Marie sont face à face devant Herminie. Tante Laure, Alice et les autres en arrière-plan... Octave et d'autres, qui se désintéressent de la question, font nombre dans le fond.

HERMINIE. — Vous ne vous étiez pas revus, mes enfants?

JACQUES. — Non, grand-mère.

HERMINIE. — Vous êtes contents de vo retrouver?

ANNE-MARIE, *seule.* — Oui.

HERMINIE. — Vous vous reconnaissez?

JACQUES, *froid.* — Comme si l'on s'éta connus, grand-mère!

HERMINIE. — Vous vous aimiez bien. Vo vous aimiez.

JACQUES. — Trop!

HERMINIE. — Trop? Je ne sais pas, mon e fant, ce que tu veux dire... Il y a eu un tem où vous faisiez couple dans mon idée...

JACQUES. — Tiens!.. *(A Anne-Marie:)* C'd drôle, dis, Anne-Marie, cette idée de gran mère.

Anne-Marie se tait.

HERMINIE. — Oui... je vous vois, dans l allées, autour du tertre de l'acacia... faisa le cheval et le cocher. *(Un petit temps.)* Bi d'autres ont joué avec la petite charrette a glaise... Je vous revois vous deux, je ne sa pas pourquoi.

JACQUES. — Grand-mère qui se souvient la petite charrette! Que c'est gentil à el *(A Anne-Marie:)* Le fiancé serait-il capab de te traîner en caracolant? Ce doit être garçon sérieux.

Sur le seuil, paraît Céleste.

CÉLESTE, *de loin, la voix blanche.* — Hé minie!

HERMINIE. — Hé?

CÉLESTE. — Peux-tu venir? Une des mines me tient tête. Je voudrais savoir d'elle ou de moi doit rendre le tablier.

HERMINIE, *se hâtant mollement.* — M Dieu! ils ne me laisseront pas un instant paix! *(Passant devant Anne-Marie:)* N'accep jamais ta sœur dans ta vie, ma pauvre enfa Cela te coûterait trop cher.

Elle est sortie. Un temps.

JACQUES. — Quel âge as-tu?

ANNE-MARIE. — Vingt-cinq ans.

JACQUES. — Que tu as attendu pour te m rier. Tu voulais faire un choix sérieux et j tifié? Ou alors tu attendais « l'Unique Celui devant qui ils n'auraient plus qu'à ti l'échelle?

ANNE-MARIE, *crispée.* — Qui?

JACQUES. — Ceux qui pourraient ver *(Plus bas:)* ou revenir. J'ai connu une jeu fille qui, elle, repoussait tout engagem parce qu'elle vivait sur un souvenir... Le est rare; c'était une imaginative.

ANNE-MARIE, *bas.* — Jacques, assez!

JACQUES. — Que fait ton fiancé?

ANNE-MARIE, *atone.* — Il est aux Transpo Réunis.

JACQUES. — Belle situation?

ANNE-MARIE. — ... Belle, oui.

JACQUES, *avec la plus onctueuse courtoi* — Je l'envie.

Numa réapparaît, en même temps grand-mère. Il a revêtu sa jaquette d paga gris. Col dur, largement abais cravate « anguille » noire. Le canot strict.

NUMA. — Voilà, j'y vais.

HERMINIE. — Es-tu vêtu bien chaudement ir-dessous, Numa?

NUMA. — Nous sommes en juin!

HERMINIE. — C'est un mois traître.

NUMA. — Quand nous étions jeunes, la mère sait d'avril : « Ne te découvre pas d'un fil. » ujourd'hui tous les mois lui font peur. Tous aîtres, hein, ma bonne?

HERMINIE. — J'ai appris à me méfier... Le tit Lionel, sa pleurésie. Ce pauvre Antonin, coqueluche pernicieuse...

NUMA. — Oui, là! Laissons les morts pour nstant. Demain, coupe en mains, on les pas-ra en revue, au champagne.

Dans le jardin, cris et rires d'enfants.

HERMINIE. — Qu'ils sont bruyants, mon ieu!

Puis, on entend, répondant aux voix d'enfants, très calme, et sucrée, une voix, celle de Céleste.

CÉLESTE. — Mes chérubins, il ne faut pas ier... Il faut chanter bien gentiment. Qui va anter avec ma tante Céleste la ronde qu'elle urnait petite fille?

Elle chante. Les enfants reprennent le refrain avec elle, sans entrain... les voix brusquement détimbrées, paresseuses:

Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont coupés.
La belle que voilà
Ira les ramasser.

LAURE, *qui s'est rapprochée.* — Ils dansent ut gentiment... tout sagement. Tante Céleste y entend à les calmer.

HERMINIE, *instinctive.* — Elle est précieuse! arfois, si je ne l'avais pas... *(Numa, qui, ans la porte, ajustait son canotier et mettait s gants, se retourne et d'un pas décidé traerse la pièce.)* Tu as oublié quelque chose, uma? *(Il ne répond pas, va à la fenêtre.)* u as raison, le soleil est déjà bien haut... Il ait chaud. Entreferme-nous les persiennes, uma.

Il acquiesce de la tête, toujours en gants et en canotier, se penche pour tirer les contrevents, s'immobilise, puis, très calmement, prend son fusil qu'il avait laissé sur un meuble, épaule, et, dans l'entrebâillement des persiennes vise avec un grand soin. Céleste vient d'entamer un autre air : « On dit que tout le bataillon — La digue digue, la digue digue don — A consolé Marjolaine... »

NUMA, *placide.* — Ah! à nous.

HERMINIE. — Qu'est-ce que tu fais?

NUMA. — Je vise ta sœur.

Coup de feu. La chanson s'est arrêtée net.

HERMINIE, *criant.* — Numa!

NUMA, *calme.* — Manquée.

HERMINIE, *encore secouée.* — Oh! *(Elle suffoque un instant, comprimant son cœur des deux mains.)* Dire qu'il me fait des peurs comme cela tous les quinze jours. Quand ce n'est pas le fusil, c'est autre chose!

Les uns, les autres, sont entrés vivement ou se sont rapprochés.

OCTAVE, *essayant de rire.* — Tu ne tirais pas sur...

NUMA. — Qui sait, mon garçon?...

UN PETIT. — Tu as manqué quelque chose, grand-père?

NUMA. — J'ai manqué de précision.

HERMINIE. — Tu n'as pas honte! Oh, c'est abominable! Ma sœur...

NUMA. — Tu sais bien que je ne sais plus viser.

HERMINIE. — Oh! Numa!

NUMA. — Allons, au revoir. A un autre jour, le tir aux pigeons... Pan, pan! manqué!... Sacré grand-père. Il rate tout! Foutu tireur!... n'a pas gagné la sucette! Au revoir, mes garçons.

Il abandonne son fusil à qui voudra le prendre. Deux gosses se précipitent. Le neveu Julien les devance, enlève l'arme et l'examine placidement.

JULIEN. — Je croyais que le père ne chassait plus.

HERMINIE. — Non, mais il tient à son fusil chargé. « Avec ça, dit-il, je ne crains pas les voleurs. »

JULIEN. — Eux non plus n'ont pas grand-chose à craindre : le père tire à blanc.

En riant et plaisantant, la famille remonte vers la terrasse.

HERMINIE, *étonnée, on dirait déçue.* — Pourquoi à blanc?... Je ne tiens pas à ce qu'il tire pour de bon! Sur ma sœur en particulier! Je veux dire : quel plaisir peut-il trouver à viser quelqu'un à blanc?

JACQUES, *qui s'est rapproché.* — Vieux refoulement, grand-mère.

HERMINIE. — Je croyais que c'était un mal de jeunesse.

JACQUES. — Non, grand-mère; tu dois confondre avec autre chose. L'élan? Non? Ce n'est pas cela?... La confiance? L'abandon? Les petites fièvres prime-sautières?... L'amour, grand-mère, hein? Non? Entre nous?

HERMINIE. — Quelque chose comme cela!

JACQUES. — L'amour jeune? L'amour, qui y croit? L'amour... qui imagine qu'il compte, qu'il laisse une trace, qu'il pose une ancre? Des bêtises, grand-mère? C'est tout cela qui, condensé, prépare un refoulement. Mais pour le tard.

HERMINIE. — On ne parlait pas de ce mal dans mon temps... A quoi se révèle-t-il?

JACQUES. — Les symptômes sont mal définis.

HERMINIE. — Eh bien! tu vois, mes migraines, mon point de côté, cette lassitude, le Dr Postel m'a soignée pour la circulation... et cela tient peut-être à ce que tu dis! J'ai peut-être un refoulement sans le savoir.

JACQUES. — Pourquoi pas, grand-mère?... S'il t'a manqué quelque chose, si tu as gardé une attente secrète... Si... *(Grand-mère se tait, elle a fermé les yeux.)* Ma cousine sera à l'abri de cette infirmité! Elle a ce qu'elle veut, elle

sait où elle va. Bien content pour toi, cousine. Content que tu sois comblée. Au revoir, grand-mère... Ah! grand-mère dort.

Il va s'éloigner sur la pointe des pieds. Anne-Marie d'un élan silencieux le rejoint à la porte.

ANNE-MARIE. — Il faut que je te voie.

JACQUES. — Crois-tu? Quelle idée!

ANNE-MARIE. — Je le crois. Et je le veux.

JACQUES. — Quand?

ANNE-MARIE. — Ce soir. Un peu avant le dîner, par exemple.

JACQUES. — Où?

ANNE-MARIE. — Veux-tu... dans le pavillon?...

JACQUES. — Tellement inutile.

ANNE-MARIE. — Non! Pas inutile. Ce soir, sept heures?

JACQUES. — Si tu le souhaites.

Il appuie un instant sa main sur l'épaule de la jeune fille et s'en va très v Anne-Marie revient s'asseoir près d'H minie qui, les yeux fermés, se croy seule, soupire doucement. Anne-Ma lui prend la main.

ANNE-MARIE, *affectueuse et triste.* — F guée, grand-mère?

HERMINIE. — Pas tellement, mais non, tellement. *(Elles se mettent à coudre, si cieuses l'une et l'autre. Herminie observe petite-fille qui regarde loin devant elle, abse comme découragée.)* Tu es bien lointaine. soucis de fiancée? Tu penses à ton ména Tout va s'aplanir pour toi!... Qu'est-ce q disait, ton cousin? Que tu es comblée? Il semblait pas le dire de bon cœur?... Hé? Co blée... Bien sûr? Les grandes belles heures la vie, le grand moment de ta jeunesse. J père bien que tu es comblée.

ANNE-MARIE. — Pas tellement... pas te ment...

RIDEAU.

ACTE II

TABLEAU V

e même salon qu'au tableau précédent. Il est à peu près quatre heures de l'après-midi. Dans le jardin, des ants, de gais appels. Dans la pièce à côté, quelqu'un fait des exercices de piano avec une distraction évidente. Herminie somnole.

LAURE. — C'est Gisèle qui travaille son iano?

EMILIENNE, *l'une des brus.* — Non, c'est Suanne.

LAURE. — Elle n'a pas fait de progrès.

Par ailleurs, des voix posées d'hommes; de joueurs de billard. Soudain, en éclats: pleurs, glapissements et la voix distinguée, haut perchée de Céleste.

EMILIENNE. — Encore la Céleste!

ALICE. — On ne peut pas être tranquille.

OCTAVE. — C'est encore la petite bonne qui rend.

JULIEN. — Tant qu'on ne lui mettra pas une muselière!

HERMINIE, *réveillée, les mains aux oreilles.* — Ah! mes pauvres enfants, elle est dure, vous savez... Elle m'en fait voir.

UN PETIT-FILS. — Pourquoi n'irait-elle pas finir... quand je dis finir...

OCTAVE. — ... prendre ses invalides...

LE PETIT-FILS. — ... Voilà : prendre ses invalides, ailleurs?

HERMINIE, *dans un brusque retour.* — Invalide?... Ma sœur est aussi vivace que vous!

PLUSIEURS VOIX. — Une maison de repos! Elle mérite bien le repos! La Paix... et celle qu'elle f... à tout le monde.

HERMINIE. — Ma sœur, dans une maison, maintenant!

JULIEN. — Nous parlons d'une maison respectable : nous ne pensons pas tellement à la rigolade.

HERMINIE. — Ah! vous êtes fins, tous tant que vous êtes!...

JULIETTE, *avec une certaine gravité familiale.* — Non! Il ne faut pas vous laisser faire ainsi, grand-mère.

HERMINIE, *vaguement.* — Je sais bien, ma fille, je sais bien!

OCTAVE. — Tu mérites mieux que cette petite guerre continue.

EMILIENNE. — Tous les vôtres sont pour vous.

HERMINIE. — Oui, oui... je vais la mettre au pas! Soutenue par vous!

ALICE. — Et par le père...

HERMINIE. — Oui, non... Je ne veux pas y mêler le père. *(Malheureuse, toute pauvre, prête aux larmes:)* Un jour comme aujourd'hui je n'aurai pas la paix? Je ne l'aurai donc jamais?

EMILIENNE. — Un peu de courage, grand-mère!

HERMINIE, *hésitante.* — Oui! oui!... Je vais me montrer. Vous allez voir! *(Elle appelle:)* Céleste!

Un ou deux petits, en pleine excitation, crient les mains en porte-voix: « Céleste! Céleste! »

LUCIEN. — Allons, allons, les jeunes!... Laissons grand-mère...

HERMINIE. — Oui, oui, n'ayez pas l'air d'être là pour plaisanter.

JULIETTE. — On s'en va. On vous laisse, grand-mère.

HERMINIE, *déconcertée.* — Tu ne restes pas, Lucien?... Ni toi, Alice? Ni vous... Ni?...

LUCIEN. — Non! non! Attaquez-la de front.. C'est le moment. Nous disparaissons, mais nous sommes là, de cœur.

HERMINIE. — Merci, mes enfants. *(Ils sortent tous en bon ordre. Céleste entre. Herminie hésite, et se lance:)* Céleste, cela ne peut plus aller!

CÉLESTE, *calme.* — Dis donc, de chez Lebouy, ils n'ont pas apporté les croûtes de vol-au-vent.

HERMINIE. — Céleste, j'en ai assez!

CÉLESTE. — Le petit dernier de Lucien vient de casser une potiche. On a les enfants qu'on élève.

HERMINIE, *essayant de s'affermir.* — Céleste, il faut que ton attitude change.

CÉLESTE. — Lucette viendra à trois heures pour t'apporter ton chapeau pour la cérémonie.

HERMINIE, *un moment détournée.* — Ah, oui!... Les boutons-d'or?

CÉLESTE. — Non, elle n'a pas eu le temps de le finir. Le canari sur la grappe de muscat.

HERMINIE, *avec toute la fermeté possible.* — Céleste, je veux mes deux bonnes. Je veux mes domestiques.

CÉLESTE, *placide.* — Tu les veux?

HERMINIE. — Est-ce moi qui commande?

CÉLESTE. — Elle veut des bonnes, elle en aura!

HERMINIE, *lancée.* — Et va donc me chercher mes boucles d'oreilles.

CÉLESTE. — Lesquelles?

HERMINIE. — Celles qui vont avec... *(Un temps, Herminie cherche quelque chose dans son sac, puis dans sa corbeille. Elle se trouble, blémit, Céleste attend, suçotant une pastille. Herminie, d'une voix blanche:)* Céleste... Je crois bien que je l'ai perdu.

CÉLESTE, *toute impulsion.* — On te l'a volé!

HERMINIE. — Quoi?

CÉLESTE. — Ce que tu as perdu.

HERMINIE. — Qui me l'aurait volé?

CÉLESTE. — La petite!

HERMINIE. — Laquelle?

CÉLESTE. — Celle qui reste!

HERMINIE. — Elles sont là toutes les deux.

CÉLESTE. — Non, l'autre est partie, il y a une bonne heure. La porte de sortie était pour elle ou pour moi.

HERMINIE. — Alors, ce serait peut-être celle-là qui m'aurait volé?

CÉLESTE. — Si tu veux. Celle qui reste te volerait autre chose. Je vais la mettre dehors aussi par précaution.

HERMINIE. — Ah, non! Je ne veux pas rester sans bonne, avec tout ce travail!

CÉLESTE. — Les nièces et les brus n'auront qu'à aider cette malheureuse Céleste qui ne craint pas la fatigue, elle! Elle n'en a pas le droit d'ailleurs... la bête de somme.

HERMINIE. — Oh! je t'en prie! Je t'en prie!

CÉLESTE. — Allez! Je la mets dehors, cette petite traînée, et la fouille au passage.

HERMINIE. — Mais non! je ne suis pas sûre qu'on me l'ait volé!

CÉLESTE. — Qu'on t'ai volé quoi?

HERMINIE. — Ce que j'ai perdu.

CÉLESTE. — Quoi? Si encore tu disais quoi!

HERMINIE. — Mon bracelet de turquoise.

CÉLESTE. — Ton bracelet de fiançailles? Beau travail! Il eût été bien étonnant que tu ne perdes pas encore quelque chose.

HERMINIE. — Quoi « encore »? Qu'est-ce que j'ai donc tant perdu?

CÉLESTE. — Ta navette, l'autre jour; le roi de trèfle du jeu de piquet que t'avait offert Fernand; ton face-à-main il y a dix ans...

HERMINIE. — Oh!

CÉLESTE. — Et ton porte-monnaie à la communion de Julien.

HERMINIE. — J'avais trente-cinq ans.

CÉLESTE. — Et les ciseaux à raisin; la semaine dernière, tu ne les as pas perdus?... Et le thermomètre de la pleurésie de ce pauvre...

HERMINIE, *la coupant.* — Oh! de petites choses?...

CÉLESTE, *sur un autre ton.* — Des petites choses...

HERMINIE, *brusquement angoissée.* — Veux-tu te taire!

CÉLESTE, *après un regard appuyé.* — Oui, je vais me taire.

Un temps.

HERMINIE, *du fond du découragement.* — ...Mais qu'est-ce que tu me veux?... Qu'est-ce que tu me cherches?

CÉLESTE. — Si quelqu'un a cherché, cherché sans trouver, ce n'est pas moi. Moi, pauvre fille, je n'avais rien à perdre. *(Continuant son idée:)* Maintenant, si ma présence te gêne, je peux m'en aller. Le jour de « l'accident », je n'en serai pas moins prête à te servir, comme on dit. Seulement, je serai peut-être en voyage ou retenue quelque part — les suites de ma méningite, tu sais, et de la vie que j'ai menée ici. Tu t'affoleras, tu perdras le nord. Remarque bien, je ferai ce que je pourrai pour revenir vite. Seulement, sait-on? Avec m rhumatismes... Et il y a des petits pays où facteur passe quand il y pense... et où mettre en chemin c'est partir pour la Chi Enfin, fais à ton gré; je ne m'impose pas.

HERMINIE, *éclatant.* — Mais il y a trer ans que tu...

CÉLESTE. — Que quoi?

HERMINIE. — Que tu... que tu sais bien.

CÉLESTE. — Que je sais bien quoi?

HERMINIE. — Que...

Elle esquisse un pauvre geste, ne l'achè pas; les yeux clos, elle pleure so bruit.

CÉLESTE. — Ah! la voilà qui pleure! Voyons, Minie... Et si le père arrive!... Voyo allons!... Voir pleurer ma sœur... ma sœ aînée... je n'ai pas mérité ça!... Le sort trop dur pour une pauvre fille.

Elle renifle, pleurniche, partie pour u démonstration de désespoir.

HERMINIE. — Ah! tais-toi, je t'en prie... pc une fois!

CÉLESTE. — C'est-y possible qu'on aime sœur à ce point-là!

HERMINIE. — Tu es bien brave... Laisse-m un peu en paix.

CÉLESTE. — Tu te rappelles nos petits jumeaux? Tu me berçais...

HERMINIE. — Pour te faire taire, oui, dé

CÉLESTE. — J'étais belle. Une « petit re des neiges », tu disais. Des cheveux de f Avant ma méningite. Tu te rappelles? Tu roulais mes boucles... Avant qu'on me ton

Elle pleure, ravale ses larmes, avec br

HERMINIE. — Tais-toi, mouche-toi.

CÉLESTE. — Je serais mieux morte. Ma pl est avec les morts. Ils ne me reprocher rien, les pauvres morts!... Papa, mam l'oncle Auguste... tata Bertha...

HERMINIE. — Oui, ne les nommes pas to Prends une barre de chocolat.

CÉLESTE. — Merci. Tu te rappelles, ma p de tarte à la frangipane que je t'apportais soir où tu étais punie... *(Elle a cessé de pl nicher, renifle.)* Ah! cela fait mal d'aimer siens à ce point-là... *(Elle suçote son cho lat.)* Il a l'air passable pour une petite m que... ce p'tit chocolat.

HERMINIE. — Prends-en une autre barre.

CÉLESTE. — Pour le goûter... Allons. *(Elle lève avec effort, comme si l'injustice du s lui avait rouillé les articulations. Herminie visage amer, dodeline la tête. Céleste, à porte, se retourne et, toute agressivité trouvée:)* Bon! Alors, je règle son compt la petite garce.

HERMINIE. — Mais...

CÉLESTE. — Et, une autre fois, ne te la pas mener par les jeunes. *(Elle ouvre la po Derrière, une partie de la famille attend sans doute. Céleste, froide:)* Entrez do vous êtes chez vous, mes enfants.

Rentrée de la famille pendant que Cél sort.

UN PETIT-FILS. — Alors, elle a compris?

Herminie reste silencieuse, la lèvre tremblante.

ALICE. — Alors, mère?

HERMINIE, *machinale.* — Je ne m'en tirerai pas, mes enfants. Je suis trop vieille.

JULIETTE. — Vous ne lui avez pas fait comprendre?

HERMINIE. — Si, si! Elle n'est pas mauvaise. Elle a ses petits défauts. Une pauvre fille!... A méningite!... Elle a rendu bien des services.

JULIEN. — Et elle ne les a pas oubliés.

HERMINIE. — Non, elle ne les a pas... Mais, je suis ferme! Je n'ai pas dit mon dernier mot.

JULIETTE. — Bien sûr, grand-mère.

HERMINIE. — N'en parlez pas au père. Vous savez comme il est, soupe-au-lait, et bonnet-très-de-la-tête. Et il ne l'aime pas, la mauvaise bête!

LAURE, *minaudant.* — C'est grand-père que vous traitez de mauvaise bête?

HERMINIE. — Oh! le pauvre! Non, c'est...

Les larmes lui viennent.

OCTAVE. — Sérieusement, en l'honneur de quoi te laisses-tu manœuvrer comme ça, maman? En l'honneur de qui?

HERMINIE. — En l'honneur de qui?

Elle s'arrête net, au son de deux voix derrière la porte. Entrent Numa et son frère Marius.

NUMA. — Offre-moi un cigare, Julien... Je ne suis pas partisan du cigare qui dessèche les muqueuses. Mais il faut bien que je tienne compagnie à mon aîné.

MARIUS. — Si tu as un cœur de fillette, ne te force pas.

NUMA. — Dans son métier, dans sa vie... aventureuse, il a eu le loisir d'en fumer des cigares, lui.

MARIUS. — Forcément, entre désœuvrés... dans les avant-postes.

NUMA, *compréhensif.* — Vie d'officier, vie de colonial... On vous oublie dans un bled. Vous êtes là, deux ou trois blancs au milieu des moricauds. Vous avez bien des excuses.

MARIUS. — Même pas le courage de s'en chercher. Anémie de la conscience. Il a mis le doigt sur la plaie, le frère casanier.

NUMA. — On oublie la famille. On se met à fumer...

MARIUS. — On se perfectionne au billard.

NUMA. — Oui... enfin... Tu te fous de moi, j'ai idée. *(A Herminie:)* Qu'y a-t-il? Tu n'as pas l'air dans ton assiette?

HERMINIE. — Il fait beau.

NUMA. — Je ne te parle pas du temps, je te parle de ta santé.

HERMINIE. — L'une va avec l'autre, et le tout cahin-caha.

NUMA. — Qu'est-ce qu'a votre mère, mes filles?

ALICE. — Rien; on essaye de l'encourager à ne pas se laisser mener. Elle soutient tante Céleste par devant; par derrière elle souffre l'être si dépendante.

JULIETTE. — Il faut secouer tout cela, hein grand-père?

HERMINIE, *les larmes aux yeux.* — Oui, mes filles.

NUMA. — Si vous arrivez à un résultat, vous obtiendrez ce que je n'ai pas obtenu en un demi-siècle. *(Bras croisés:)* Elle t'a envoûtée, ta sœur?

HERMINIE, *essayant de rire.* — Ecoutez-le.

NUMA. — Il y a un cadavre entre vous?

HERMINIE. — Ce pauvre bonhomme!

NUMA. — Tu as fait de la fausse monnaie... Et elle te tient?

HERMINIE. — Il est fou, le père, ma parole!

MARIUS, *avec une douceur un peu bourrue et hésitante.* — Pourquoi vous laissez-vous imposer par quelqu'un, Herminie? Je vous ai connue bien jeune. Il me semble que...

HERMINIE. — Mon pauvre Marius!

MARIUS. — On ne vous fait pas de peine, j'espère? J'espère que vous vivez en toute sérénité. Ou alors...

HERMINIE, *doucement.* — Je suis bien sereine. Oui, c'est le mot... Entourée de famille. *(Une hésitation.)* Et vous?

MARIUS. — Tout va bien.

HERMINIE. — Vous vous retrouvez un peu dans vos vieux souvenirs?

MARIUS. — Tout va bien.

HERMINIE. — Eh bien, voilà... Ah! mes pauvres enfants!

NUMA. — Tu ne vas pas pleurer?

JULIETTE. — Eh bien, eh bien, mère?

HERMINIE. — Ce n'est rien... C'est de penser à... Et la chaleur aussi, peut-être bien *(A Marius:)* Ah! mon pauvre Marius, c'est bête d'être restée bête; excusez-moi.

NUMA. — Tu l'entends, hein? Elle n'a pas changé!... Avant de passer dans le jardin, je vais mettre mon veston d'alpaga. Tu permets? *(Il sort en disant:)* Dis donc, Julien, il faudra mettre deux rallonges de plus à la table des enfants si les Léonce arrivent ce soir... Tu t'en chargeras.

Un petit temps.

HERMINIE. — Mes filles, la pauvre Céleste... Nous pourrions peut-être l'aider à faire la pâte des tartes.

TOUTES, *ensemble.* — Ne vous dérangez pas, mère... On va s'en occuper, ma tante, On dénoyautera les pêches... Restez bien tranquille au frais... Vous viendrez donner le dernier coup d'œil.

Envol des jeunes femmes. Les hommes repartent vers la salle de billard. Un temps. Herminie met de l'ordre dans sa boîte à ouvrage. Marius tapote une vague marche militaire sur le bois du fauteuil.

HERMINIE. — Je crois que ce sera la dernière grande fête. Vous avez bien fait de venir.

MARIUS. — Pourquoi la dernière?

HERMINIE. — Autant finir sur celle-là, nos noces d'or.

MARIUS. — Vos noces d'or?

HERMINIE. — Oui; l'anniversaire exact tombait l'avant-dernier mardi. Mais il était plus gentil de faire coïncider avec des accordailles. On n'en est plus à quinze jours près.

Alors, vous pensez si c'est une fête... pour Numa.

MARIUS. — Pas pour vous?

HERMINIE. — Numa voit plus que moi le côté gai des fêtes.

Un temps.

MARIUS — La vie a été bonne pour vous, Herminie?

HERMINIE. — Mais oui, Marius, mais oui.

MARIUS. — Vous avez élevé une grande famille... Avez-vous fait des uns et des autres à peu près ce que vous souhaitiez?

HERMINIE. — Mais oui, ils m'ont donné du souci, du contentement... La balance s'est tenue égale... Il y a eu des deuils; mais, mon Dieu, ceux qui sont partis ont peut-être donné leur chance aux autres, puisque ceux qui me restent, grands et petits, sont bien vivants, bien contents d'être. Nous n'avons pas si mal réussi, le père et moi.

MARIUS. — C'est le fait et la récompense d'un grand amour.

HERMINIE. — Oui, Numa m'a toujours bien aimée.

MARIUS. — ... d'un grand amour réciproque.

HERMINIE, *les yeux fermés.* — Mais oui, Marius... mais oui. Et vous?

MARIUS. — Moi?

HERMINIE, *doucement.* — Dans votre vie, vous n'êtes pas seul?

MARIUS, *brusquement dur.* — Si! Je ne l'ai pas volé! Je n'ai su retenir personne... Je n'avais pas su faire la vie légère à une fem la mienne. Je n'ai même pas su la regret

HERMINIE. — Vous ne lui aviez pas beaucoup de mal?

MARIUS. — Je lui avais donné le plus qu pouvais donner : une tendresse agressive, protection ergoteuse. Elle essayait gentim de profiter de cet effort exceptionnel.

HERMINIE. — Vous vous chargez, Mar *(Doucement:)* Vous n'étiez pas comme jadis.

MARIUS, *la voix changée aussi.* — En temps-là, je me faisais beau... Je cherchai plaire. Cela a failli me réussir. *(Un geste repousse les choses loin.)* Celle que j'au aimée ne m'était pas permise. *(Hermi avec application, roule un peloton de lai* Une drôle d'histoire... Je ne sais plus très l quand elle avait commencé. *(Herminié laissé tomber sa pelote. Il se baisse avec eff en vieil homme, la ramasse, la lui tend.)* sais quand elle m'est devenue lourde.

Entre Numa.

NUMA. — Voilà! Je suis à l'aise. L'alpa

MARIUS. — Tissu léger.

NUMA. — Viens faire un tour de jardin. quelques boutures amusantes dans la serr je vais te faire voir mes petites collecti Si cela t'ennuie...

MARIUS, *se levant pour le suivre.* — Je venu pour toi, mon vieux.

TABLEAU VI

Le pavillon des enfants. Au cœur de l'après-midi. Par les volets mi-ouverts entre une grande traînée de s

ANNE-MARIE. — Je ne vais rester que cinq minutes... Ce que je fais est un peu...

JACQUES. — Un peu quoi?

ANNE-MARIE. — Incorrect.

JACQUES, *dans un glapissement amer et joyeux.* — Incorrect! Ils t'ont eue!... Jusqu'au cœur du cœur!

ANNE-MARIE. — Je veux dire : pas très loyal, peut-être.

Ils se sont assis tous les deux, elle dans la bergère poudreuse, lui sur le bord du lit. Du bout d'une vieille canne qui se trouve là, il a poussé le balancier de l'horloge qui bat, tac, tac, tac et s'arrête.

JACQUES, *avec une brusquerie amère.* — Allons-nous avoir quelque chose à nous dire?

ANNE-MARIE. — Pourquoi m'as-tu demandé de venir ici. Je vais me marier! Ma vie est faite.

JACQUES. — Mal!

ANNE-MARIE. — Qu'en sais-tu? J'aurai joies, des petites joies.

JACQUES. — Si tu es à leur mesure.

ANNE-MARIE. — A la mesure de quoi se je? Je suis une fille qui doit se fixer.

JACQUES. — Pour faire une fin?

ANNE-MARIE. — Non! Pour commencer.

JACQUES. — Pour commencer à finir...

ANNE-MARIE. — Oh!

JACQUES. — ... si elle ne veut pas mo vierge.

ANNE-MARIE. — Tu es terrible.

JACQUES, *ironique.* — Bien sûr, personn mourra vierge ici!

ANNE-MARIE, *essayant de rire.* — Si! T Céleste!

Jacques fait quelques pas nerveuse tête baissée. Elle le regarde. Brus ment il s'arrête.

JACQUES. — Pourquoi? Pourquoi?

ANNE-MARIE. — Quoi?

JACQUES. — Pourquoi nous a-t-on, un jour, ché quelque chose? Pourquoi un jour « est-n » intervenu? Pourquoi, ce jour-là, ne nous t-on laissés à notre petit rêve? « Qu'est-ce ue vous faites-là? nous a crié le grand-père uma, à votre âge... dans le même lit? Je ais vous apprendre! » C'est vrai, nous étions llongés là, côte à côte, tu te rappelles?... es « gisants ». Tu sais ce que c'est qu'un isant?

ANNE-MARIE. — Tu penses bien qu'aux eaux-Arts de Rouen, quand nous dessinions es tombeaux...

JACQUES. — Oui. Tu es à la page!... Des isants qui se tenaient la main. Tu avais la ain fraîche — une main de gisant, nécessai-ement — mais il m'en montait une tiédeur... e me laisse pas m'attendrir! Je vais parler e duvet d'oiseau... Ta nuque, tiens... J'avais oulevé tes nattes...

ANNE-MARIE. — Jacques, dans quelle situa-ion me mets-tu?

JACQUES. — Rétrospectivement? C'est vrai, ai eu tort ce jour-là, de ne pas t'arracher ta etite robe.

ANNE-MARIE. — Oh!

JACQUES. — Oui, c'est trop tard, n'en par-ons plus. *(Elle est prise d'un brusque petit anglot.)* Je plaisante, chérie, et je mesure nal la portée de mes plaisanteries, comme eux qui ont circulé dans des mondes mêlés. *Tout doucement:)* Mon petit rêve... Quel mal aisait-on allongés sur le lit?

ANNE-MARIE. — Aucun, bien sûr... je ne ense pas.

JACQUES. — Il est si étroit! Je sais que nous étions minces. Mais comment pouvions-nous y tenir côte à côte?... Il fallait que nous fus-ions un peu encastrés l'un dans l'autre. Ta anche m'entrait là et nos jambes se mêlaient.

ANNE-MARIE. — Je t'en prie, laisse-moi partir.

JACQUES. — Je ne retiendrai pas de force. *(Il s'écarte.)* Il paraît que je ne respectais pas ta pureté en m'allongeant près de toi. On voyait du vice là où je cherchais...

ANNE-MARIE. — Quoi?

JACQUES. — Je croyais qu'en te tenant la main je tenais la clé de l'avenir.

ANNE-MARIE. — Jacques! Jacques!

JACQUES. — Si tu savais tout ce qui m'est venu de toi... au cours de ces années!

ANNE-MARIE. — Mais, pendant ces années, tu ne m'as pas fait un signe!

JACQUES, *sans l'écouter.* — Si tu savais comme ce qui me venait de toi était ardent, mais pur. *(Il répète avec un entêtement rude:)* Pur!... pur!

ANNE-MARIE. — ... Tu as dû mener une si drôle de vie!

JACQUES, *haussant les épaules.* — Mais je peux me présenter encore, même devant toi. *(D'un geste il unit les meubles poussiéreux aux branches feuillues qui pèsent sur la fenêtres.)* C'est ça qui m'a sauvegardé! Pourquoi pleures-tu?

ANNE-MARIE. — Je suis nerveuse.

JACQUES. — Dans mes voyages, mes tentatives, telles intentions douteuses venaient buter contre un vieux rappel qui me remettait du vert dans le cœur! « Rappelle-toi la vieille maison... Arrange-toi pour pouvoir y rentrer... un jour... en y retrouvant tout ton monde...

ANNE-MARIE, *dont le sourire tremble un peu.* — Tout est en place, à peu près.

JACQUES, *continuant.* — ... pour y reprendre ce que tu avais laissé en garde. »

ANNE-MARIE. — C'était quoi?

JACQUES, *brusquement douloureux.* — « Arrange-toi pour pouvoir le réclamer dignement. »

Un peu de temps.

ANNE-MARIE. — C'était moi, Jacques?

JACQUES. — L'absence a été trop longue, je n'ai plus rien à réclamer.

Un temps.

ANNE-MARIE, *qui pleure doucement.* — Des années, j'ai pensé à toi.

JACQUES. — Jamais autrement qu'à un enfant? Jamais, en idée, tu n'es allée au-delà de nos baisers puérils?

ANNE-MARIE. — Je ne sais pas... Peut-être... Il fait lourd, ouvre la fenêtre.

Il ouvre machinalement la fenêtre et, instinctivement, parle plus bas, avec une ardeur sourde et tendue.

JACQUES. — Je t'ai aimée — de loin... *(Avec un élan, une âpre vigueur:)* en te mêlant à tout...

ANNE-MARIE, *vaincue.* — Pourquoi es-tu revenu?

JACQUES. — Un besoin de toi.

ANNE-MARIE, *les yeux clos, triste.* — Il fallait me dire plus tôt que tu reviendrais plus tard.

Il la prend dans ses bras, la ploie contre lui, elle s'abandonne. Un temps.

ANNE-MARIE. — Qu'est-ce que je vais faire?

JACQUES. — Que font un homme et une femme qui s'aiment?

ANNE-MARIE. — Nous ne sommes plus nous deux. « Il » croit en moi.

JACQUES. — Il sait?

ANNE-MARIE. — Quoi?

JACQUES. — Que j'avais une place dans ton cœur?

ANNE-MARIE. — Non!

JACQUES. — En défaut de loyauté, toi?

ANNE-MARIE. — Je pensais ne jamais te revoir. Dès l'instant que tu ne devais plus être dans la vie que je dois aux autres, cela devenait si loin. Avait-ce été?

JACQUES, *amer.* — Avait-ce été?

ANNE-MARIE. — Oh! Ne crains rien, mon cœur me disait oui, durement; mais ma conscience...

JACQUES, *un peu ironique..* — Ta pure conscience!

ANNE-MARIE, *ferme.* — ... mon honnête conscience pouvait presque croire que non.

JACQUES. — Tu me croyais mort, en somme?

ANNE-MARIE. — C'est moi qui me considérais comme un peu plus morte pour toi. Reléguée, inefficace, même en souvenir. *(Alimentés, ils vont l'un vers l'autre. Etreinte fougueuse,*

dure. On entend Anne-Marie gémir:) Qu'allons-nous faire?

JACQUES. — Faire?... Eh bien, mais... *(La regardant en face, visage à visage:)* Que veux-tu que je fasse? Dis-le.

ANNE-MARIE, *hésitant.* — Si tu m'aimais... *(On entend une sonnerie de trompes. Deux ou trois cors à quelque distance. On sent que « c'est fait à la plaisanterie », mais le son reste grave et mélancolique, parce que les cors sont les cors.)* Oh! il me croit dans ma chambre. Il m'avait dit : « Dormez un peu, je vous réveillerai, en fanfare! »

JACQUES, *ironique, amer.* — Un délicat! Qui ménage ses petites surprises!

ANNE-MARIE, *un peu blessée.* — Oh!

JACQUES. — Quoi! Tu l'aimes?

ANNE-MARIE. — Je l'aimais bien. Je devrais peut-être lui dire tout, dès ce soir.

Un petit temps. Jacques hésite, balance.

JACQUES. — Nous déciderons demain.

ANNE-MARIE. — Demain, ce sont les fiançailles...

JACQUES. — La fête de famille?... Tant mieux! Ce sera pour toi une pierre de touche. Si, après les speeches émus et les embrassades générales, tu te sens liée, tu resteras près de lui, main dans la main. Ce sera si simple. Un commencement d'engourdissement... Si ton cœur se révolte et si tu penses que j'en vaux encore la peine, tu me reviendras.

ANNE-MARIE, *yeux fermés, molle, sans force.* — Si tu m'aimes.

JACQUES. — Viens. Il faut aller.

ANNE-MARIE. — Oui. *(Il a ouvert la porte. Au moment de quitter le pavillon, Anne-Marie se retourne vers lui, avec son sourire un peu triste, ému, fervent. Brusquement il la prend aux épaules, la ploie contre lui. Elle s'abandonne, puis, au moment de tomber sur le divan, se reprend.)* Non! Ce n'est pas possible!... Pas ce soir!

JACQUES, *dans un cri de triomphe.* — Demain?

ANNE-MARIE. — Oui... peut-être... je crois... je ne sais pas! *(Au loin, les lumières des lanternes s'allument.)* Laisse-moi aller, que tout ne soit pas gâché pour tous.

JACQUES. — A demain, ici? Tu es à moi?

ANNE-MARIE. — A toi... si tu veux... oui.

JACQUES. — Tu vas avoir du courage?

ANNE-MARIE. — Et toi?

On entend des voix à petite distance, Anne-Marie se glisse furtivement dans le jardin. Jacques reprend le chemin de la fenêtre qu'il enjambe et qu'il tire derrière lui.

LA VOIX DE NUMA. — Entre donc, Marius, je vais te montrer mon retrait.

Ils entrent.

NUMA, *d'un geste, faisant les honneurs.* — Le palier aurait besoin d'être revu. Les racines du catalpa ont fait jouer la pierre.

MARIUS, *les mains derrière le dos.* — Le « pavillon des enfants ».

NUMA. — Oui, mon gros; nous sommes venus ici jouer, bien petits, bien jeunes.

MARIUS. — Plus tard aussi.

NUMA. — Ah, oui?

MARIUS. — Je dis « jouer »... Enfin, oui. Pourquoi pas « jouer » ?

NUMA, *étonné et amusé.* — Vieux Mariu Tu venais jouer là, tout seul, sur ton â d'homme?

MARIUS. — Je n'ai pas dit « tout seul ».

NUMA. — Avec qui? *(Tout allumé:)* Sur t âge d'homme? Je me rappelle, moi aussi, qu ques parties. *(L'œil pétille.)* Les petit bonnes — qui n'étaient pas de l'Assistan celles-là —... la fille du garde, la femme Blampain : « Blanc-Blanc » on l'appelait; c'est un nom qu'elle méritait. jupes cha rées, dans le clair de lune. Et toi? Avec q venais-tu ici jouer à l'homme? Entre frères Va donc!

MARIUS. — Toujours porté sur la gaudriol Cela t'a pris tôt.

NUMA, *qui y revient, qui en remet.* — petite Estelle, tu te rappelles? Elle, c'était taille fine, les hanches hautes, le téton comm une brioche fraîche... Forcément, fille d'u boulanger? La petite Estelle! Quand j'alla chez les cousins, on faisait la tournée du pa ensemble. Je me frottais à elle dans la ca riole; elle s'en fichait; j'avais treize ans Tout de même, un jour sous un gros orm le blé mûrissant, elle m'a pris la main puis... Sacrée petite Estelle! Elle est arriè grand-mère. Ils ont toujours la boulanger *(Il se congestionne, rit à petites bouffées q le font pleurer.)* Tu vois que tu peux r raconter. Pour qui venais-tu ici?

MARIUS. — Tu ne rirais pas. Ce n'est p un souvenir drôle.

Numa regarde son frère, le voit mélanc lique, tique un instant, passe à aut chose.

NUMA. — Mon vieux, le seul coin où puisse te recevoir chez moi!

MARIUS. — Tel que je t'ai connu, tu es ch toi partout!

NUMA, *sincère et bref.* — Ne crois pas ç

MARIUS. — Je t'avais connu exigeant impérieux.

NUMA. — Toutes les vertus du comman ment! Mais c'est toi qui as commandé.

MARIUS. — J'étais si renfermé, enfant.

NUMA, *avec une certaine amertume.* — C' tout de même toi qui as vu du pays. Tout même toi qui as porté les galons. Tout même toi qui as déserté!

MARIUS. — Quoi?

NUMA. — Tu as déserté ce qui colle a mains, au corps, au reste... Tu as déserté famille. *(Dans un élan de sincérité:)* Je partout que tu as raté le coche! Ce n'est p vrai! Je t'envie. Tu as su ne pas être d nôtres.

MARIUS. — Si je te disais que ç'a été m regret.

NUMA. — Ah, oui? Un jour en passant?

MARIUS. *haussant les épaules.* — Un jo qui a duré son petit quart de siècle. Et pui

Un temps.

NUMA. — As-tu remarqué mes étagères?

tires : un établi. Là, tu pousses : une meule affûter. Dans ces fausses reliures, ma collection de lettres de faire-part. Cinq cent huit ces! Cinq cent huit fois j'ai été invité à enterrement. Une collection aussi bête une autre... pas plus! Ça c'était un vieux sier à musique, j'en ai tiré parti! Ici, oions de tulipes; là, mes greffes d'anémones. dessous, mes catalogues de graines. C'est atique.

MARIUS, *qui se prend à inspecter lui aussi.* La machine à coudre. Je l'avais réparée. avait dit : « Il est doué pour la mécaique. »

NUMA, *désignant un jouet.* — Le cheval à iscule...

MARIUS. — ... qu'on appelait le « Cheval de oie ».

NUMA. — Parce que la tête se dévissait.

MARIUS, *faisant tourner la tête.* — Elle se visse toujours. On l'a bourrée de vieux piers... jusqu'aux entrailles! Les enfants sans oute.

NUMA. — Des anciens. Ceux d'aujourd'hui ne nt guère portés à mettre leurs fesses averties r un cheval à bascule. Ils ne viennent plus d'ailleurs! Je ne veux plus les y voir.

MARIUS. — Tu n'aimes pas tes petits-fils.

NUMA. — Je m'aime il y a soixante ans! Ici t le « pavillon des enfants ». Longtemps, je i entretenu pour les enfants, pour qu'il fût ur domaine clandestin, comme il avait été le otre... Et puis... *(Dans le jardin la voix de éleste :* « Mes enfants, mes petits enfants. » *aquements de mains pour marquer la fin de création.)* Qu'est-ce qu'elle veut encore?

CÉLESTE, *dans le jardin.* — Mes enfants, le oûter! On va tous se laver les mains et se mêler les cheveux! Et puis, notre grand-mère perdu quelque chose. On va se mettre à cherher pour faire plaisir à la bonne grand-mère!

NUMA, *brusquement à la fenêtre.* — Qu'est-ce i'a perdu Herminie? Hein?... Qu'est-ce qu'a erdu la mère. *(Silence de Céleste.)* Vous endez, vous, la sœur élue? Ne pouvez-vous pas pondre?... Ici, au rapport! Voulez-vous... *(Il ffoque.)* Bon D... de bon D...!

MARIUS, *intervenant.* — Allons, Céleste, pprochez. Nous n'allons pas vous manger.

CÉLESTE. — Ce n'est pas l'envie qui lui manquera!

Tout de même, elle paraît sur la porte.

NUMA. — Pas foutue de répondre quand on ous questionne?

CÉLESTE. — Après ce que vous m'avez dit ntôt, répondre à un grossier comme vous, ce rait vraiment manquer de « fierté ».

NUMA. — N'usons pas de mots au hasard. u'est-ce que j'ai dit?

CÉLESTE. — Vous m'avez dit : « Allez vous oucher. »

NUMA. — Non, j'ai dit : « Allez vous cher. »

CÉLESTE. — Coucher!

NUMA, *goguenard.* — Vous ne pensez qu'à ça! qui feriez-vous plaisir en vous couchant? ai dit : « Allez-vous cacher. »

CÉLESTE. — Numa, j'aimerais penser que fût bien le mot.

NUMA. — Ce le fut, soyez-en sûre! « Vous cacher... cacher!... »

CÉLESTE. — Voilà qu'il me reproche maintenant de paraître.

NUMA. — Jusqu'à l'heure du dîner, oui! On vous reverra à la mangeoire.

CÉLESTE. — Quel insolent! Je ne prendrai plus un repas ici!

NUMA. — Si vous n'aimez pas le gigot.

CÉLESTE. — Ravalée à ce point-là! On me reproche une tranche de gigot. *(Soudain:)* Gigot? Pourquoi gigot? J'avais commandé de l'épaule.

NUMA. — Je vous ai demandé ce qu'avait perdu la mère.

CÉLESTE. — Vous le saurez toujours assez tôt.

NUMA. — Quoi!... Quoi!...

CÉLESTE. — Rien... Petit secret entre nous. *(La voix déjà lointaine:)* Allons, les petits, au goûter!

Elle a disparu.

NUMA, *entre ses dents.* — Sacrée... *(Doucement inquiet.)* Si elle a perdu quelque chose, la mère va être aux cents coups. On lui fait de moi un épouvantail.

MARIUS. — Depuis un demi-siècle, elle devrait te connaître.

NUMA. — Un demi-siècle, elle m'a mal connu... Disons... depuis que la sœur est intervenue. Depuis toujours.

MARIUS. — Elle va bien, il m'a semblé.

NUMA. — La sœur?

MARIUS. — Herminie! Douce, paisible, contente de la joie des autres.

NUMA. — Oui. Elle est bien résignée?

MARIUS. — Pourquoi : « résignée »?

NUMA. — Inclinant vers la sieste, alourdie par ses rhumatismes. Mais, dans leur sacrée famille, tous arthritiques de père en fils. Oui, la sieste en attendant le sommeil.

MARIUS. — Elle était si vive, si sensible!... Non?

NUMA. — Peut-être bien! Depuis un bout de de temps je la vois calme, et j'ai pitié d'elle à cause de ce grand calme. *(Détaché:)* Regarde ce sécateur, tu n'appuies pas, il travaille tout seul. Avec lames de rechange... Mais, mon ami, le long enfer de notre âge normal!

MARIUS, *morne, comme absent.* — Pourquoi?

NUMA. — Cela a commencé à la naissance du deuxième fils de Gaston. Comme s'il y avait eu un drame dans sa vie. Des reproches, des virevoltes d'humeur, des scènes. Les nerfs tendus, et le chantage au désespoir, et les menaces de suicide! Comme s'il lui manquait quelque chose!

MARIUS. — Elle a été comme ça?

NUMA. — Elle a été comme ça! Que lui avais-je fait? Que lui manquait-il?...

Une larme lui vient, une seule, une lourde.

MARIUS. — Comme c'est drôle.

NUMA. — On prend le rigolo où on le trouve. Sept fils nous avons eu. Nous en avons élevé six... Eh bien, elle a aimé, elle aime ses enfants; mais, avant chaque naissance, c'était un déchirement de plus; et, toujours la menace de la mort, et la présence de la

mort. Ah! j'en ai eu des bouffées de peur! A la Bourse, sous ma jaquette, je sentais la flanelle me plaquer... Elle me haïssait, parce que je lui faisais un enfant qu'elle avait voulu!... Qu'elle avait voulu avec une espèce de répulsion, je dois dire.

MARIUS. — Qu'attendait-elle?

NUMA, *sans lui répondre.* — Tiens, quand j'étais chez Latham et que nous habitions rue Thiers, dans le jardin, il y avait un puits. Quatre fois je l'ai rattrapée sur la margelle. Elle n'aurait peut-être pas sauté. C'est le cœur qui me sautait pour des jours. Il y a eu la petite villa que nous avions louée sur la falaise. Il fallait de l'air pour les enfants. Elle en a joué de la falaise!... « Je vais me jeter sur les rochers! Comme vous serez tranquilles sans moi! » J'avais fait murer le puits, je ne pouvais pas faire murer la falaise!... Elle a gâché tout mon âge actif avec ces chantages-là.

MARIUS. — Mais c'est fini maintenant?

NUMA. — C'est la bonne marée basse. A nos âges nous ne la verrons pas remonter. *(Il rit doucement.)* Il y a même une chose réconfortante. Elle est installée dans ses habitudes. Elle a une peur terrible de la mort : tout s'arrange. *(Distrait Marius joue avec un petit sabre de bazar qui traînait sur une étagère.)* Ah! tu reconnais? Mon sabre, mon sabre de vautour de la Sierra... quand cette bonne Herminie était ma prisonnière. *(Petit grognement mélancolique de Marius.)* Prends-le donc, il te revient de droit. Un homme d'épée.

MARIUS, *secouant doucement la tête.* — Non.

NUMA. — Pourquoi? C'est un cadeau?

Sur la porte, affectant de ne pas entrer, apparaît Céleste.

CÉLESTE. — Marius, voulez-vous avoir l'obligeance de dire à votre frère que la mère l'attend. Les Gabriel viennent d'arriver.

Elle tourne les talons. Le visage de Numa s'illumine.

NUMA, *avec une grande aménité.* — Attendez un instant, ma bonne Céleste.

CÉLESTE. — Comment?

NUMA. — Je suis dans un bon jour. Un cadeau aussi pour Céleste!

CÉLESTE. — Un cadeau pour moi? *(Etonnée:)* Cela nous reporte en arrière. Enfin!... Merci... Qu'est-ce que c'est?

NUMA. — Dix mètres de corde à puits.

CÉLESTE, *sans comprendre.* — Vous savez bien que le puits est à sec du fait des travaux. Dix mètres ou cent mètres n'y feraient rien.

NUMA, *guilleret.* — J'ai pensé à autre chose... ma belle-sœur!

CÉLESTE. — Est-ce vrai, Numa?

NUMA. — « Deux mètres de corde à puits et je me pends!... » L'avez-vous dit, la semaine dernière? Je vous en ai apporté dix. *(Persuasif:)* Vous pourrez vous y reprendre à cinq fois.

CÉLESTE, *un cri.* — Oh, l'horrible homm

NUMA. — Si elle ne doit pas vous serv je l'utiliserai à une autre fin utile.

CÉLESTE. — Ma mort!... Il veut ma mort!

NUMA. — Je ne veux rien. Je facilite.

CÉLESTE, *s'enfuyant.* — Le monstre! Il ne portera pas au ciel!...

NUMA, *de loin.* — Si un jour le cœur v en dit, pensez à ma corde! *(Numa rit sil cieusement: une bonne gaieté qui lui fait s' suyer les yeux. Marius s'essaye à la mê gaieté, mais le cœur n'y est pas. Numa s aperçoit:)* Qu'est-ce que je pourrais faire p toi?

MARIUS. — Pour moi?

NUMA. — Un geste... qui serait un po pour l'avenir, en souvenir du jeune temps.

MARIUS. — Mon pauvre vieux gars!... Ri M'écrire de temps en temps que tu te... vous vous portez bien.

NUMA. — Il n'y a pas là-dedans un p quelque chose que je puisse te donner en s venir? Ton vieux képi de lycée, hein!

MARIUS. — M'en fous!

NUMA. — Notre planisphère?

MARIUS. — Il n'est plus à la page.

NUMA. — Non, nous non plus. Rien p tes gosses?

MARIUS. — Je ne connais pas leurs goûts. ne les connais guère eux-mêmes. Je les v tous les deux ans, quand ils ne s'arrang pas pour ne pas me rencontrer.

NUMA. — Et en dehors d'eux? Des pe natifs de la main gauche? Dans tes brousse

MARIUS. — Pourquoi pas?

NUMA. — Il y a un peu de femme blanc par là-bas?

MARIUS. — De la noire aussi.

NUMA. — Sacré Marius! J'ai peut-être neveux moricauds!

MARIUS. — Pourquoi pas?

NUMA. — Cela m'ennuie de te voir mo Tu as la tête d'un homme qui se serait tro de train... Tu regrettes d'être venu?

MARIUS. — Non! Non! Je me rappeller tout ça... J'attends ton feu d'artifice et lanternes vénitiennes.

NUMA. — Viens. Tu n'as rien contre Her nie? Vous n'êtes pas en froid?

MARIUS. — J'aime bien Herminie.

Numa pousse doucement son frère ver porte. Au moment de sortir, il avis cheval à bascule.

NUMA. — Tiens! Je vais le prêter aux p de Julien. Ils n'ont pas tant de jouets. réussi, ce pauvre Julien! *(Marius prom un regard lent par la pièce.)* Tu l'aimais, le cheval à bascule... Je te vois toujou « Hue! dada. » Tu avais bien six ans... Pa mon gros, que je ferme la porte derr nous... Six ans! Déjà cavalier... déjà, cava deur! Hue! dada... Hue! dada...

RIDEAU

ACTE III

TABLEAU VII

La boutique de l'épicière. L'épicière, outre l'épicerie, vend de la limonade, des sirops, des gâteaux. Et des jouets, s'entendu. Jacques est entouré de quelques-uns de ses petits cousins. Ils sont quatre ou cinq, garçons et fillettes, animés, remuants, buvant des sirops, ou des vins mousseux, tripotant les joujoux de la vitrine, ou tendissant ceux que Jacques vient de leur offrir. L'épicière, révulsée par ce sac de sa boutique, mais qui voit marcher les affaires, arbore ses plus cauteleux sourires.

UN DES GOSSES. — J'aime mieux l'avion!... Ça t'est égal, cousin Jacques?

JACQUES. — Oui, mon petit.

LE GOSSE, *important.* — Alors... l'avion là... Et... Madame Barbot... Non!... pas celui-là, le plus grand!

L'ÉPICIÈRE. — Je comprends, mon mignon.

ROBERT, *s'expliquant.* — Je veux un lance-pierre... J'ai pas besoin d'un pistolet à amorce qui ne tire rien. Je veux un lance-pierre qui lance des pierres!

L'ÉPICIÈRE. — Voilà, on va vous le donner! Seulement, si vous touchez à tout... *(Un gosse vient de renverser un bocal.)* Regardez-moi cela!... Une livre de caramels, par terre. Je suis sûre que votre grand cousin va se fâcher.

JACQUES. — Vous ajouterez les caramels à la note.

L'ÉPICIÈRE, *s'épanouissant.* — Ah!... Quand on veut gâter ces petits chérubins.

Deux ou trois gosses pouffent de rire.

JACQUES, *à une petite fille.* — Mange tes gâteaux, petite. Donnez-lui donc une autre grenadine, madame Barbot.

UN GOSSE. — Moi, je voudrais du mousseux.

JACQUES. — Tu vas te griser, Robert!

LE PETIT. — Non! Pas Robert! Lionel!

UN AUTRE. — Robert, c'est moi!

UN AUTRE. — Il confond tout.

Et les gosses rient, s'agitent, font les petits fous.

UN AUTRE. — Il n'entend rien à la famille. Moi, je suis le fils de Fernand.

ROBERT. — Moi, de Bernard.

LA PETITE FILLE, *en désignant une autre.* — Elle, c'est par sa mère qu'elle est ma cousine. Dans ceux qui ne sont pas venus, il y a Bernadette.

JACQUES. — Oui... ça va, mes petits; vous me cassez la tête!

L'ÉPICIÈRE. — Ah! quand on a tant de monde à gâter, on s'y perd.

JACQUES. — Vous avez dit le mot, madame Barbot. Quand on revient chez soi, c'est pour s'y perdre. *(Aux petits:)* Chacun a acheté ce qu'il voulait?

LES GOSSES. — Oui... oui... Merci... T'es bien gentil... On ne te voit pas souvent, mais on le regrette. Tu es chic... On ne te connaissait pas, on y perdait... On t'écrira au jour de l'an pour que tu penses à nous!

L'ÉPICIÈRE. — Ah! ça, on peut dire que M. Jacques — si mon Lolo était là, il le dirait comme moi — s'entend à choyer les jeunes... Comme Mlle Céleste dans son genre.

Gros succès pour l'épicière. Les enfants pouffent, battent des mains, poussent des cris d'animaux. Le mousseux agit incontestablement sur eux.

LES GOSSES. — Comme Mlle Céleste, elle a dit... Comme tante Sucette... Comme tante Mangeoire!... Mlle Funeste!... *(Et ils reprennent, scandant en chœur:)* Tante Céleste... Tante Funeste!

JACQUES, *noblement.* — Allons... allons!

L'ÉPICIÈRE. — Ils ont trop bu, les malheureux! *(Soudain son visage se fige.)* Oh!... Cela va faire du joli!...

Elle vient d'apercevoir, collé à la vitre de la porte, le visage de grand-père Numa. Numa pousse la porte et entre. Les gosses, arrêtés net, restent bouche ouverte, encore tout haletants.

NUMA, *sourcils froncés.* — Qu'est-ce que vous faites là, les petits? Vous m'avez un peu l'air de perdre le nord. *(Avisant Jacques et se radoucissant:)* Ah! ils sont avec toi? Tu leur paies des sucreries et des sirops. Tu les gâtes... A la bonne heure!...

ROBERT, *dans un élan.* — On a eu tout ce qu'on a voulu.

NUMA. — Tu soignes ta popularité près de la jeune génération?

JACQUES. — A leur âge je m'arrêtais quelquefois, devant la vitrine... de la maison Barbot. On ne me faisait pas entrer.

NUMA. — ... Ouais... Bien sûr, mon garçon... Tu te passes tes petites fantaisies de gamin à travers les autres... *(Lui mettant la main sur l'épaule:)* Tu ne dois pas être un mauvais gars. Je ne te connais plus très bien.

LE JEUNE ROBERT. — Nous non plus, on ne le connaissait pas... On a fait connaissance! *(Il se cramponne à l'épaule du jeune homme.)* On a trinqué, dis, cousin?

JACQUES. — Oui, tiens-toi. Tiens-toi droit.

ROBERT. — Maintenant, c'est à la vie et à la mort! On l'appelle par son petit nom... dis, Jacques? Amis comme cochons!

NUMA, *pris par une envie de rire et de se fâcher.* — Qu'est-ce que tu leur as fait boire?

LA PETITE FILLE. — Un peu de grenadine on a bu.

NUMA. — Elle est forte, la grenadine d'ici. On vous entend de la rue brailler comme des

conscrits. Je ne sais pas ce qui me retient de sévir.

LES GOSSES. — Ne fais pas cela, grand-père! Tu es bien gentil, toi aussi.

NUMA. — Oui... oui... Ne salissez pas ma jaquette.

LES GOSSES. — Tu aimes bien nous gâter, toi aussi!...

UN AUTRE. — Comme tante Sucette... dans son genre.

Et ils repartent dans leur jeune exaltation. Brusque exclamation d'un gosse: « La voilà! »

LES AUTRES. — Elle vient ici!... Elle vient chercher son bonbon!...

ROBERT, *commençant à glapir doucement.* — Pastilles de menthe, caramels... sucettes...

L'EPICIÈRE. — Allons... allons... petits messieurs!

LES PETITES FILLES, *très exaltées.* — La voilà! Elle vient tout droit... Elle a son cabas.

L'EPICIÈRE. — Elle vient faire ses petites provisions, voyons!

LES GOSSES. — On se cache?... Oui... chut!... Tous accroupis!

Numa est resté absolument imperturbable. A ce moment, il s'approche de la porte. Une petite fille était restée en observation derrière la vitrine.

LA PETITE FILLE. — Elle s'arrête!... Oh! elle tourne le dos!

LES GOSSES, *qui ont rejailli de leurs cachettes.* — Elle s'en va!... Pourquoi s'en va-t-elle?

NUMA. — Elle a dû voir quelque chose qui ne lui plaît pas.

LES GOSSES, *à la porte, avec la plus aimable hypocrisie.* — Au revoir, tante Céleste!... A bientôt, tante Céleste.

ROBERT. — Bon voyage, tante Funeste!

Brusque silence. Céleste au milieu de la rue s'est arrêtée. Elle hésite, se décide, marche vers l'épicerie, fait front.

CÉLESTE, *entrant dans la boutique.* — Quand j'entends vos voix, mes chéris, je ne peux pas ne pas m'arrêter. Merci pour votre « à bientôt ». On va se revoir autour de la table de grand-mère et du bon grand-père... mais oui... bientôt. *(Un peu aigre:)* Je n'offre pas de mes pauvres petits bonbons. Je vois qu'on est gavé... Enfin, il faut bien souffrir du petit estomac et du petit ventre pour s'apercevoir qu'on en a un... Je ne parle pas du foie... Ce sera pour plus tard. *(Elle sourit.)* J'avais cru aussi entendre un mot un peu discordant... Cela m'étonnerait, venant de si jolies petites bouches... Je leur aurais donné la tétée à ces petites bouches goulues qu'elles ne me seraient pas plus chères. *(Numa, qui semblait absent, la regarde maintenant avec un excès d'attention concentrée. Les gosses recommencent à se tortiller d'aise.)* Un mot méchant qui rimerait avec Céleste.

DEUX JEUNES VOIX. — Oreste?... Trieste?...

CÉLESTE, *toute douceur.* — Mes chéris!... Vous ne voyez pas ce que je veux dire? J'avais mal compris. D'ailleurs, si un mot pareil avait été prononcé, j'en sais un ici, mes enfants, qui ne l'aurait pas laissé passer. Avec l'oreil fine que je lui connais, s'il ne l'a pas entend c'est qu'il n'a pas été dit!...

NUMA. — Il a été dit... et j'ai entendu. *(brusquement, tourné vers les gosses, sur ton de l'indignation la plus emportée:)* Vo n'avez pas honte, galopins, d'appeler cet vieille fille : « Funeste »?... Funeste! Si m'étais permis en mon âge mûr et de plei raison de nommer « Funeste » votre tan Céleste, tout l'équilibre de ma vie conjuga eût été détruit : et j'avais sept fils à éleve Allez, allez, galopins! Du respect... et encore respect!... Funeste! Pourquoi pas « indésir ble »? Pourquoi pas « néfaste »? Pourqu pas « Tante en trop »? Bande de petits s gouins, va! Pour un rien, ça me compliquera la vie! Votre tante s'appelle Céleste!... Si ce tains d'entre vous jugeaient sa présence in tile, qu'ils fassent comme moi : qu'ils l'a pellent « Désirée ». *(Un temps et il ne pe s'empêcher de dire:)* La garde!

L'EPICIÈRE. — Oh! ils vont en venir au sous-entendus!

Se bouchant les oreilles, elle s'éclipse.

NUMA. — Assez ri!... Je rentre arroser m boutures.

Céleste a écouté tout cela, la tête baiss modestement comme une rosière écou le compliment du maire. Quand Num a fini elle fait deux pas vers la por porte, se retourne.)

CÉLESTE. — Merci pour votre interventio Numa... Mais cela ne méritait pas tant. que j'en ai dit, vous l'avez si bien compr c'était dans l'intérêt de leur éducation. Mer Numa.

Numa la regarde partir, congestionn presque hébété.

NUMA, *face aux enfants, gonflant la vo pour ne pas perdre la face.* — Fichez-moi camp, vous autres! A la maison!... Et ne vo croyez pas tout permis. *(Jacques, qui vie d'étaler quelques billets sur la table en règ ment de la « facture » a un petit mouveme vers la porte, lui aussi.)* Reste donc. Je vais pas souvent au café... Mais, puisque l'o casion se présente, je vais t'offrir un verre quelque chose. Asseyons-nous, tiens... A maison, on ne peut pas toujours parler libr ment. *(Ils sont assis face à face... Numa clig à son petit-fils un œil d'amitié et lui pose main sur le genou.)* Je revois très bien enfants de Gaston : toi et ton frère. *(Ge vague, évasif, un peu tremblant de Jacque* Dans mon cagibi, si tu y entrais — je n'ai pas qu'on y entre, mais à ton âge, une fois passant — tu verrais la boîte d'un jeu de c quet que je vous avais offert pour les étrenn

JACQUES, *un peu goguenard.* — Oui... me encore.

NUMA. — Il y a toujours une bande papier que tu avais collée — à la mort ton frère — comme on met les scellés : « ne plus ouvrir. » Ton vœu a été respecté, m garçon... Tu verrais sous la poussière ta pet bande intacte.

JACQUES, *ému.* — Merci, grand-père.

NUMA, *après un temps, et un soupir.* — Ah! n pauvre gars!... *(Mélancolique:)* En au- is-je vu des mariages, mon Dieu!

JACQUES, *sans élan.* — Oui.

NUMA. — A commencer par le mien!

JACQUES, *après un petit rire de complaisance.* — Il n'a pas mal tourné, je crois.

NUMA. — Si je te disais que, depuis mon ariage, — joies et deuils, — je n'ai profité rien, parce qu'elle était là.

JACQUES. — Qui?

NUMA. — La Céleste! Au tout début... *(A picière:)* Quoi donc, madame Barbot? Une nette de bière... C'est cela, et deux verres, retirez-vous.

L'EPICIÈRE. — Je ne veux gêner personne.

NUMA. — C'est bien ce qu'on vous demande. me *Barbot s'éloigne.)* Au tout début, elle gênait pas... elle non plus, la sœur Céleste! e jeune fille pas plus mal qu'une autre... Le rsage mal rempli, mais cela aurait pu se rmer. A l'âge où je n'avais rien à dire à ta and-mère que des mignardises de saison, il me gênait pas qu'elle fût là, à prêter reille. Elle jouait le public, cela me donnait montant... Seulement, par la suite, quand a commencé à vivre... Pas une fois je n'ai dire à ta grand-mère : « Dis donc, il nous rive une bonne chance. » Pas une fois, je ai pu lui dire : « Console-moi, j'ai une ande peine. » Chaque fois, ta grand-mère interrompait: « Dis donc, Céleste, tu sais ce i arrive à Numa? » Alors, c'était comme si en ne m'était arrivé... J'avais épousé une erminie... Il n'y avait pas d'Herminie. Il y ait une « sœur de Céleste ». Un jour, j'ai mpris qu'elles avaient tressé leurs deux es... Alors, tu me vois. Je ne pouvais pas ucher un cheveu de ta grand-mère sans arracher un cheveu de l'autre... Celle-là, aurait fallu la raser. Par solidarité, ta grand-mère se serait fait raser le lendemain... Tu me vois à la tête de deux femmes chauves!... Tu reprends de la bière?

JACQUES. — Elle est chaude.

NUMA. — C'est meilleur pour l'estomac... Alors... tes projets? Que fais-tu, mon garçon?

JACQUES. — Je repars!

NUMA. — ... Tu t'en vas seul?

JACQUES, *avec quelque chose de décidé, de presque agressif.* — Peut-être pas!

NUMA. — Tu vas nous enlever une beauté du pays...? Sacré garçon! *(Sur un autre ton:)* A-t-elle une sœur?

JACQUES. — Oui, une jeune.

NUMA. — Tue-la.

JACQUES. — Qui? La sœur?

NUMA. — Tue-la.

JACQUES, *souriant.* — Elle n'est pas en âge de nuire.

NUMA. — Tue-là tout de même. Le moment venu, tu faiblirais!

JACQUES, *riant.* — Tu me voues à la Cour d'assises.

NUMA, *revenant sur terre.* — Oui. Comme toute initiative est limitée, mon garçon! Raconte-moi. Ta vie m'intéresse. Ce Venezuela?

JACQUES, *faisant un effort de complaisance.* — Quand je suis arrivé à Caracas...

NUMA. — Caracas!

JACQUES. — La ville m'a un peu déçu.

NUMA, *suivant son idée.* — La salope!

JACQUES. — Pas à ce point-là!

NUMA. — Non! Non! ne fais pas attention... Je pensais... Je te suis. Nous y sommes!... Caracas!... Je n'ai rien à dire contre Caracas... La maison Kronheimer a des représentants là-bas... Alors?... Caracas?

TABLEAU VIII

u peu plus tard. Dans le pavillon. Jacques est seul, marchant au hasard, fourrageant un peu partout. Il aperçoit, dans un recoin, sur une commode encombrée, une boîte de jeu de croquet.

JACQUES. — Mon Dieu!... Il avait repeint la oîte, un jour de pluie. La boîte et les boules. *Il dégage la boîte, l'attire à lui. Il regarde ne bande collée au couvercle de la caisse :* A ne plus jamais ouvrir. » *Doucement:)* Mon onhomme, c'est moi; tu permets?... *(Il fait n petit effort, le couvercle se lève de lui-même.)* On l'avait ouverte avant moi. *(Un etit temps, il inspecte la boîte.).* Oh! que est curieux! *(Il tire complètement à lui la aisse, l'ouvre en grand, et reste étonné. Puis ort deux ou trois objets qu'il ne s'attendait as à trouver là : deux ou trois paquets de acre, des boîtes de conserves, trois bouteilles e liqueur, une, entamée, de porto, une timale, etc.)* Eh bien, mais... *(Il hausse les paules, rabat le couvercle, va à la porte... ète l'oreille aux bruits. Cris d'enfants. clamations joyeuses, un peu de musique. ndain, il recule. Frémissant, nerveux. Anne-arie entre furtivement, très vite; sans un ot elle va à lui, le regarde, se jette contre n épaule.)* Tu as pris ta décision?

ANNE-MARIE. — Tu ne le vois pas?

JACQUES. — Si... Merci... Tu es à moi?

ANNE-MARIE. — Si tu veux. Quand tu voudras.

JACQUES. — Merci. Tu es courageuse. C'est bien... c'est très bien. Merci.

ANNE-MARIE. — Quand partons-nous?

JACQUES, *en écho.* — Quand partons-nous?

ANNE-MARIE. — Quand tu voudras.

JACQUES. — Le plus tôt sera le mieux.

ANNE-MARIE. — Je n'ai pas osé le prévenir. Nous lui parlons?

JACQUES, *même jeu.* — Si nous lui parlons... Pourquoi pas?

ANNE-MARIE. — Tu préfères?

JACQUES. — Si je préfère?... Je n'ai pas de préférence. Ce n'est d'ailleurs qu'un détail. Prévenu aujourd'hui ou demain, il sera en présence du fait. Car notre amour est un fait; notre décision un fait. *(Scandant avec une énergie machinale et comme étonnée d'avoir*

fait si vite tant de chemin:) Un fait!... des faits!...

ANNE-MARIE, *avec une douceur un peu craintive.* — Tu sais où tu vas?

JACQUES. — Je vais où tu vas. *(Rectifiant, en prenant son élan:)* Je t'enlève... Je t'entraîne... Nous faisons couple!

ANNE-MARIE. — Tu as de quoi vivre?

JACQUES. — J'ai de quoi vivre.

ANNE-MARIE. — Je ne parle pas d'aujourd'hui. Je pense à demain... à tout l'avenir.

JACQUES, *vague.* — ... Les affaires...

ANNE-MARIE. — Je veux dire : « moralement ». Tu as matière à vivre? Avec moi, la vie te paraît bien viable?

JACQUES. — Bien sûr.

Anne-Marie hésite un peu, puis...

ANNE-MARIE. — Quand nous serons tous les deux, dans cette vie... cette vie nouvelle, que ferons-nous?

JACQUES. — Nous serons l'un à l'autre, j'imagine.

ANNE-MARIE, *doucement.* — Nous le sommes déjà.

JACQUES. — Autrement..

ANNE-MARIE, *avec un soupir un peu lointain.* — Oui... bien sûr. Mais, tels élans passés, telle revanche prise sur nos jeunes années, que ferons-nous?

JACQUES, *avec une conviction forcée.* — Nous irons de l'avant. Nous... nous...

ANNE-MARIE. — Crois-tu, vraiment, en notre avenir? L'avenir, tu te souviens, quand nous y pensions, avait tant d'importance.

JACQUES, *souriant.* — Nous reviendrons ensemble sur nos anciens projets.

ANNE-MARIE, *nerveuse, au bord des larmes.* — Que ferons-nous, comment vivrons-nous, dans le présent, dans le réel?

JACQUES. — Nous ferons comme les autres... Il y aura l'opportunité, les obligations quotidiennes. Le vieux rêve aura été atteint; alors pourquoi ne vivrions-nous pas en bonne sérénité, comme tout un chacun?

ANNE-MARIE. — En croyant au lendemain.

JACQUES. — Pourquoi pas?

ANNE-MARIE. — Tu n'en es pas sûr?

JACQUES. — Nous verrons quand nous y serons. Si tu n'as pas confiance en moi, tu peux encore choisir. Tu as toute liberté. Alors?

Ils se retournent. Sur le pas de la porte, le fiancé, Charles. C'est un homme d'aspect solide et sportif. Trente à trente-cinq ans. Bien découplé, le geste net et engageant. Quelque chose de paisible se dégage de lui. Il parle d'une voix égale, affectueuse pour Anne-Marie, courtoise pour Jacques.

CHARLES. — Vous êtes ici tous les deux en lieu de pèlerinage. Anne-Marie m'avait dit qu'elle avait passé bien des heures de sa petite jeunesse *(Avec une parfaite et brève courtoisie:)* — qui est si proche — dans le pavillon des enfants. *(A Jacques:)* Vous aussi, bien entendu... Vous y revenez, vous avez des souvenirs communs. C'est si naturel, et si, si... *(Il ne trouve pas de mot)* un soir de fête. *(Sur un ton très dégagé, et comme s'il avait un instant oublié de dire le « pourquoi » de sa présence:)* Il va de soi, Anne-Marie, que vous pouvez encore choisir. Ce n'est pas parce que le grand-père a prononcé un speech très émouvant, que vous devez vous sentir lié. Je suis le premier à désirer que vous choisissiez en toute liberté.

JACQUES. — Vous avez entendu?

CHARLES. — Sans prêter l'oreille... Deux ou trois mots.

JACQUES. — Alors?

Un temps.

CHARLES. — Nous ne nous connaissons pas.

JACQUES. — Non.

CHARLES. — Du moins, la connaissance était unilatérale. *(Souriant:)* J'avais entendu beaucoup parler de vous par Anne-Marie... en termes fraternels.

JACQUES. — Oui? Au temps d'enfance, nous avons été très proches.

CHARLES. — Ne vous excusez pas. C'était tout naturel.

JACQUES. — Je ne sais jusqu'à quel point c'était naturel. Je ne m'excuse pas.

CHARLES, *qui le regarde sans colère, conscience.* — Content de vous connaître mieux, Jacques.

JACQUES. — Vous êtes bien aimable, mon cousin.

CHARLES. — Il vous ennuie de m'appeler Charles?

JACQUES. — Les élans de prime abord m'ont toujours été difficiles.

CHARLES. — A moi aussi. Mais quand on entre dans une famille... — ou quand on croit, ou quand on a cru y entrer... — l'élan peut se remplacer parfois par une bonne cordialité. On a vu parfois des mouvements de confiance...

JACQUES, *brusque, presque brutal.* — Vous êtes venu ici surveiller ou épier votre fiancée? Vous désirez entrer en possession de votre tière franche... Bon! Moi j'ai une espèce de droit sur elle.

ANNE-MARIE, *éperdue, déchirée.* — Non, non!... Ecoutez!

JACQUES. — Si!... Je suis celui qu'elle aima d'amour à douze ans. J'ai continué à rêver de ce côté-là. J'avais quinze ans; j'approche de trente. C'est du temps... Il ne compte pas quand on l'ignore; il compte lourd quand on le pèse. *(Un temps.)* Eh bien! oui, cousin, cousin possible — j'aime votre femme, votre femme possible. Tenez-vous pour averti.

CHARLES, *calme.* — C'est très normal; pourquoi ce ton de menace?

JACQUES. — Je veux seulement qu'Anne-Marie se sache libérée vis-à-vis de nous.

CHARLES. — ... et si elle a un choix à faire qu'elle le fasse?

JACQUES. — Exactement.

CHARLES, *simple.* — C'est ce que j'étais venu lui dire. Choisissez, Anne-Marie.

ANNE-MARIE. — Comment?

CHARLES. — L'avenir — la suite de la vie — est une chose assez importante pour qu'on ne la fasse pas dépendre d'une complaisance à ceci, ou à cela. Grand-père, gr

... Les noces d'or... tout cela est vrai ...

... — Je vous en prie.

... — Si c'est gentil, je le pense. Si ..., je me souviendrai avec de bonnes ... Bon Dieu, je dis ces ... gâcher sa vie ... le peu troubler le lit de grand-père, ... des propres noces comme des ... pour un peu gâcher les noces d'or des ... ce serait pas remarquable : c'est ... qui forme à nous le Dire, Anne-Marie... et ... avant, si vous rassembler une pièce, Jacques. Tu ne cela entre nous. Je vous aime, ... Marie, vous le savez...

... — Je le sais très ...

... — ...depuis dix années. Nous nous ... aujourd'hui pour la première ... Jacques. Et je ne sais si nous ne nous ... jamais autant.

... — De toute ...

... — Comme vous dites... J'apporte à ... fille ce qu'on peut honnêtement ... un homme d'affaires de ma valeur, ... aisance actuelle que prudence et ... Car tout ne vient pas de cette ... ce qui vient de compte et en bon de la ... Tous, mais disons, perdons ... une petite collaboration, où semble une ... petite ... d'ambroisie, tout ... votre grand-mère parler avec votre ... ne trouvant ... une ... ... l'air de ne rien ... ou ... ... votre existence — ou notre ... pour ne point ... à votre cœur ... Quelque ... à l'improviste nous, dans notre ... un ... bouleverse nos pensées — et ... ... Nous vous ... ... Nous allons demander à notre ... de vous aider à répliquer ... ... le doute. L'image d'une jeunesse ... à ... ...

s'engagent! Ah! leur confirmation! Où est la nôtre?

ANNE-MARIE. — Oui... les vœux... les fermes propos! *(Jacques a brusquement fermé la fenêtre. On entend, — lointaines mais claires, les jeunes voix conclure: « ...Je m'engage aujourd'hui librement. » Un long temps. Anne-Marie doucement:)* Tu crois, toi aussi, n'est-ce pas que nous en manquons tous les deux?

JACQUES. — De quoi?

ANNE-MARIE. — De courage!

JACQUES. — C'est toi qui le dis!

ANNE-MARIE. — Il serait plus gentil, et cela m'aiderait, que nous le disions ensemble.

JACQUES, *las.* — Nous l'avons dit.

Un temps.

ANNE-MARIE. — Je crois t'avoir aimé plus que je n'aimerai jamais personne.

JACQUES. — Je n'ai pas l'espoir de pouvoir jamais grand-chose pour personne, n'ayant rien pu pour toi.

ANNE-MARIE. — Quand tu auras fixé ta vie, tâche de penser à notre jeunesse sans amertume.

JACQUES. — Quand tu auras un fils, empêche-le de rêver du côté de ses cousines. Il est vrai qu'il sera peu porté à rêver à vide. Le sang paternel parlera.

ANNE-MARIE. — Oh!

JACQUES. — Il parlera juste, et mâle, et banal! Que n'ai-je un peu de ce sang-là!... Allons, que je ne te retienne pas.

ANNE-MARIE. — Bonsoir, Jacques. Tu ne veux pas m'embrasser?

JACQUES. — Un dernier baiser sur les lèvres? Le premier d'une nouvelle série : sur le front? Va-t-en vite... Sois contente... Vis bien... Oublie-nous.

ANNE-MARIE. — Tâche de ne pas nous en vouloir.

JACQUES, *avec un geste las et ironique.* — De quoi?

Elle va vers la porte, hésite, puis sort sans se retourner. Il n'a pas fait un geste pour la retenir. Un temps. Il revient à la table, machinalement se sert, boit d'un trait un verre de porto, du porto de la boîte de croquet puis un second. Entrée essoufflée de Céleste, elle porte sous le bras le cheval à bascule. On l'entend murmurer:

CÉLESTE. — Un cheval à bascule. Je vous demande un peu! Ils s'en soucient bien d'un cheval à bascule, les enfants de Julien!... Mais il ne sait qu'inventer, ce vieux fou!... Et ils étaient là à me le bricoler! Il était temps! *(Brusquement, elle voit la bouteille entamée, Jacques qui porte le verre à ses lèvres. Cri indigné.)* Oh!... Voilà que l'autre boit mon porto, maintenant!

JACQUES. — Comment?

CÉLESTE. — Pour un garçon bien élevé, fouiller dans les caisses, cela ne lui fait pas honneur!...

JACQUES. — Une caisse à moi... C'est moi qui avais collé la bande.

CÉLESTE. — La boîte de croquet... Quinze ans qu'elle n'a pas servi... C'est à tout le monde et à personne... Quand on tient à bien, on ne s'en va pas courir le monde Moitié moisie, moitié pourrie, je vous mande un peu! *(Et comme Jacques, machi lement, se ressert un verre:)* Il ne va tout même pas me vider la bouteille, celui-là! *(va sur lui. C'est brusquement une autre sonnalité, ongles sortis, qui lui arrache bouteille, d'un même élan écarte la boîte, protège de sa personne.)* Là!... Chacun bien!... Quoi? Je t'ai griffé! Tu ne l'as volé!

JACQUES, *se rebiffant et portant à ses lè sa main égratignée.* — Sale vieille bête, a méchante que fausse!

Céleste reste un instant comme cin d'un coup de fouet.

CÉLESTE. — Ah!... Le fils de Gaston qui revenu pour me dire cela! Jamais, jam jamais, je n'avais été directement insultée un de mes neveux!... Je ne parle pas des t petits qui ne savent pas ce qu'ils disent... *montant:)* Jamais un affront! Il y a eu Co tantin, qui était bègue! Jamais de ses lè je n'ai entendu un mot à double entente!.. y a eu Albert qui était — je ne sais pas c ment vous appelez ça, les mots savants je oublie! un mot en « aste ». Il a épousé Germaine, elle lui a fait huit enfants et lui ressemblent, à ce pauvre. Elle y a eu mérite, parce que lui, le malheureux, il aim les hommes. Mais la gentillesse, les pet attentions, ce ton qu'il avait : « Bonjour, belle... Comment ça va ma belle? » Les pet gâteries, les câlineries... Tout pour la ta Et Lionel! Ah! Celui-là!... Et Léonce, le c garçon!... Et ce pauvre Gaston, ton père...

JACQUES. — Laissons les morts!

CÉLESTE. — Quel malheur fais-je? Je suis échinée pour eux. Je les ai soignés, la habillés, dans leur petit vivant... Je ne pas pourquoi je n'aurais pas le plaisir de manipuler un peu sous prétexte qu'ils ne plus là.

JACQUES. — Eh bien... manipulez donc, nipulez! Je m'en vais!

Machinalement, il fait jouer le couve de la boîte de croquet, le soul l'abaisse. Machinalement, le couve levé, il tire de la boîte un carton ficelé. Le carton s'ouvre et quelq kilos de sucre se répandent sur le p cher.

CÉLESTE, *hurlant.* — Mon sucre! Il l'a exprès. C'est le saccage. Jamais on ne m'a humiliée ainsi. Jamais!... jamais!...

Elle a perdu tout contrôle d'elle. dehors, lointaine, la voix de Numa

NUMA. — Alors? Il y a le feu là-bas?

Céleste a pâli brusquement. Elle fré Changement de ton complet. Et, im rante, la voix précipitée, se cramp nant au bras de Jacques comme à bouée...

CÉLESTE. — Tais-toi, mon enfant! Ne lui rien! On parlait fort, c'était pour

s-toi, pour l'amour de Jésus, notre Sei-ur, qui a tant souffert sur la Croix... Ainsi -il! Merci! Fais cela, en souvenir de ton e.

Paraît Numa. Il s'arrête, sourcils froncés, attendant une explication. Céleste a repris une attitude de modestie. Elle sourit aimablement.

UMA. — Alors? Que se passe-t-il?

ACQUES, *vague, ennuyé.* — Nous discutions.

UMA. — Dans la douceur.

ACQUES. — Tante Céleste s'anime.

ÉLESTE, *douce.* — ... Le tempérament.

ACQUES, *ironique.* — Nous parlions famille.

ÉLESTE. — Respect de la famille, vous pou-penser.

UMA, *affectant de ne regarder personne.* C'est cela qui l'incitait — celle-là, « l'au-» — à des cris de refoulée qui en aurait le cœur depuis quarante-cinq ans.

ÉLESTE. — Me lancer des choses comme a à la figure... à moi si vertueuse que le deau ne m'en a jamais quittée!

UMA, *cassant et injurieux.* — Assez!... *(A ques:)* Tu avais besoin de venir rêver ici, !... Tu n'étais pas aussi bien avec tes cou-s, à boire le champagne?...

ÉLESTE. — Ah! On a servi le champagne!

UMA. — Je ne sais pas ce qui vous attire s ici?...

ACQUES. — Tu m'avais parlé ce matin du ux jeu de croquet... Alors, lancé dans les erinages...

UMA, *radouci, se rapprochant du jeu de quet.* — Tu as trouvé la boîte? Tu l'as ou-te? *(Machinalement, il soulève le couvercle reste sidéré l'œil arrondi:)* Qu'est-ce que st que ça?

Il regarde Jacques qui ne peut s'empêcher de hausser les épaules et de murmurer ironiquement:

ACQUES. — « Tout s'écroule »...

Il regarde Céleste dont l'attitude ne peut tromper personne.

UMA. — Ah! la garce! *(Brusquement, il t du coffre des paquets, certains envelop-s, d'autres à l'état nu, des bouteilles, des pots confitures, des boîtes, des sacs...)* Regardez-oi cela!... Du sucre... du café... un, deux ois, six, huit kilos... et allez donc!.. Elle a soin de café, alors que nous sommes dans famille sept à en vendre!... Des conserves... s conserves... Quoi? C'est la guerre?... C'est famine qui la menace, la tante mangeoire? ça... et ça!... *(Rageur, furieux, il jette au sard les paquets qui tombent avec des uits mous ou durs, ou s'entrouvrent ou latant.)* Et allez donc!... Et du rhum... et savon!... Et ça, tiens!... De la crème de auté! Vieille folle!... *(Il envoie les tubes en ir.)* Des bonbons... des sucettes... Un stock sucettes. *(A son petit-fils:)* Tu t'en vas, ?... Tu ne veux pas assister au déballage?... préfères te retirer?

ACQUES, *excédé.* — Oui, grand-père!

Et il bat en retraite très vite.

UMA. — Bon D...!

D'un geste, il a pris la boîte, et l'a renversée. Le restant de son contenu s'écroule.

ÉLESTE, *les yeux fermés, immobile.* — Mes petites réserves!

UMA. — Elle grapillait... Vieille fouine! elle accumulait pour l'avenir. Elle se prévoyait un avenir!... Chapardeuse!

ÉLESTE. — Ce n'était pas du vol, Numa!... Si souvent je rapportais des bonbons aux enfants sur mes petites économies.

UMA. — Ce n'était pas du vol. C'était de la sénilité. Vous avez toujours été sénile. Vous l'étiez à trente ans!

ÉLESTE. — Il va me reprocher ma typhoïde!

UMA. — La nuit, parfois, je me levais; comme par hasard, vous traînassiez dans la cuisine... « Un petit rien de ça... Un petit bout de ça... Ah! j'adore les rillettes!... » Et avec des mines! le doigt en l'air, en femme du monde... avec vos souliers à bout de course, et vos guêtres décousues.

ÉLESTE. — Il insulte ma gêne.

UMA. — Non, je revois le sans-gêne de votre demi-misère. Vous étiez à peine sale, vous étiez à peine propre!

ÉLESTE. — Moi!... moi, demoiselle Lebrix... moi qui ai élevé treize nièces... dix-huit neveux...

UMA. — N'employez donc pas des mots dont vous ignorez le sens: vous abaissez ce que vous touchez, inutile! Vous mettez la discorde où vous passez. A ceux qui s'oublient à vous frôler, vous laissez l'envie de se gratter d'une sale démangeaison : à ceux qui vous nomment par votre petit nom, vous donnez le dégoût de l'humaine complaisance. Et les gens raisonnables, les gens pondérés, vous regardent et se disent : « Pourquoi n'a-t-on pas le droit de tuer. »

ÉLESTE. — Ils me haïssent?

UMA. — Tout comme moi!

Un temps.

ÉLESTE, *immobile, la voix complètement changée, de larges larmes lui coulent.* — Vous allez trop loin... Numa... Vous allez trop loin.

UMA, *la regardant, voit les larmes; un peu gêné, il se détourne en grommelant.* — Autre chose maintenant... des larmes... D'où peut-elle bien les sortir?

ÉLESTE. — Moi aussi, j'ai été sensible, Numa... Moi aussi, j'ai eu des rêves printaniers; moi aussi, j'ai eu des fraîcheurs de jeunesse... Et j'aimais les rubans, les fleurs en bouquet, les « cœurs de Marie », les mèches de cheveux qu'on échange. Moi aussi, j'ai eu un cœur... et bien du mal à le faire taire. Mais vous ne comprenez pas cela, vous!

UMA. — Le fumier de fleurs ne se vend pas plus cher qu'un autre.

ÉLESTE, *la respiration un instant coupée.* — Oh!

UMA, *un instant gêné, puis se reprenant.* — Allez-vous en.

ÉLESTE, *avec un regard circulaire.* — J'avais connu tous ces objets-là dans leur neuf... dans leur activité.

NUMA. — C'est possible... Vous avez fait reluire les meubles. Il fallait bien justifier votre présence.

CÉLESTE. — La chaise d'enfants!

NUMA, *touché quand même.* — Oui, la chaise d'enfants. Vous l'avez encaustiquée et mise à hauteur de chacun. On sait : vous aimiez les enfants.

CÉLESTE. — Non.

NUMA. — Non? Sacrée garce!... Elle dissimulait, avec ça! Allez-vous en? Ici, je gère mes souvenirs comme il me plaît. Je leur fais la place qu'il me plaît. Et je veux le respect pour eux! Vous n'aviez rien à faire ici. Vous n'êtes d'aucun de mes souvenirs!

CÉLESTE, *très simple.* — Vous êtes de tous les miens.

NUMA. — Quoi? *(Il la regarde, sourcils froncés, comme s'il se trouvait en face d'une obscure menace. On l'entend grommeler:)* Qu'est-ce qu'elle va chercher là? Qu'est-ce qu'elle...

CÉLESTE. — On croit que je n'ai pas eu une vie sentimentale... Eh bien!

NUMA, *avec un rire blessant.* — Une vie sentimentale. Vous entendez cela!

CÉLESTE, *doucement.* — Numa!

Il la regarde, hésitant, déroulé, perdant pied. Mais, soudain, il avise le cheval de carton.

NUMA. — Qu'est-ce que c'est que cela?

CÉLESTE. — Vieux joujou!

NUMA. — Qu'est-ce qu'il fait ici? Je l'avais prêté aux enfants de Julien.

CÉLESTE. — Ces enfants-là, ça casse tout!...

Instinctivement, elle s'interpose entre le cheval et Numa.

NUMA. — Je donne un malheureux jouet à mes petits-enfants, vous intervenez!

CÉLESTE. — S'ils vous le brisent, ce petit cheval!... C'était à Marius et à vous... Je vous vois dessus... J'ai cru bien faire.

NUMA. — Rapportez-le à ces enfants.

CÉLESTE. — Oui... oui...

Elle n'en fait rien. Machinalement elle fait tourner la tête du cheval.

NUMA. — Oui ou non?

CÉLESTE. — Non! *(Faisant mine de se reprendre:)* Oui.

NUMA. — Sacré tonnerre! Donnez-moi cela.

CÉLESTE. — Non.

Il attrape le cheval par le corps. Elle veut le retenir par la tête... Le tout se dissocie. La tête reste entre les mains de Céleste. Du corps échappent des papiers, des journaux froissés et une liasse de lettres.

NUMA. — Qu'est-ce que c'est que cela? Des lettres?

Il se baisse... Elle se précipite. Mais il l'écarte d'un geste, ramasse le paquet.

CÉLESTE, *dans un cri.* — Pas ça, Numa!

NUMA. — Quoi?

CÉLESTE. — Pas ça!... C'est. C'est mon secret!

NUMA. — La vie sentimentale? *(T émoustillé:)* Oh! bon D... *(Il rit dans sa ba pouffant comme un gosse qui surprend mystère par le trou de la serrure. Il a dé le paquet de lettres... en ouvre une au hasar lit:)* « ... Ma pauvre aimée chérie... Je ne v verrai pas ce soir... Il nous inflige la prése de nos oncles. A demain. » C'est court. M c'est explicite... Il n'avait guère le sens de famille, votre gars! Il ne parle que oncles... Qu'aurait-il dit des tantes?... « pauvre aimée chérie »... Sacré type! Il plaît de loin, à moi, ce couillon-là. « Vou vous tantôt, vers cinq heures, dans le pavil des enfants... » Ah! cela se passait dans pavillon! C'est donc cela que vous aime rôder par ici!... En pèlerinage, vous aussi! *en parcourt une autre:)* « Ma chérie, je ver toujours le petit geste de votre main qui t nait derrière vous. » — Oh, bon D...! — « me disait au revoir sous ce rayon de lun — Eh bien, le malheureux! « C'était p moi un geste d'espoir, je le sais. Vous par secouée de larmes... » *(Brusquement frap* Pardon... cette écriture... « ... de larmes m'étaient douloureuses et douces. » C l'écriture de mon frère?... Non? Hei L'écriture de Marius, oui ou non?...

CÉLESTE, *sans voix.* — ... C'était l'écrit de Marius.

NUMA, *s'eclaffant.* — Ah! Sacré Mariu Déveinard en tout, le malheureux!... Mariu Céleste... Pauvre vieux gars! *(Il continu* « J'ai compris votre inquiétude quand j'ai votre sœur frappée de cette méningite *(Arrêté net:)* Jamais Herminie n'a eu la ningite!

CÉLESTE. — Non, elle n'a pas eu... en 97, a eu une forte grippe.

NUMA. — C'est vous qui avez eu la mé gite.

CÉLESTE, *désarmée, éperdue.* — Oui, j'a ça...

NUMA. — Le seul temps où nous ayons débarrassés de vous!

CÉLESTE, *au hasard.* — Merci, Numa.

NUMA, *lent à comprendre.* — Mais alor *(Il revient à la lettre.)* « Votre sœur »?... lettres étaient pour Herminie?... Elle n'a d'autre sœur que vous? Hein?

CÉLESTE. — Non, pas que je sache.

NUMA, *restant un instant comme frapp congestion, et brusquement, sortant de stupeur en enfant pris de panique.* — C' elle... qui m'a fait cela?... Avec mon frèr Ce n'est pas vrai, Céleste?

CÉLESTE, *prenant peur.* — Allons... al Numa... voyons!... Il n'y a rien eu.

NUMA. — Rien eu?...

Il essaie de lire les lettres, tourne pages, revient sur ce qu'il a lu.

CÉLESTE. — Des mots peut-être... des i en tête. Qui n'a pas les siennes, quand le chante, et que le printemps travaille... c'est le contraire. Vous me compre Numa! Rendez-moi ces lettres! Elles ne pas à vous! Ce n'est pas bien de les *(Elle essaie « sincèrement » de les lui cher. D'un geste brusque, il la repousse.*

...! lisez, mon pauvre garçon! *(On l'entend ...nmeler:)* ... pas plus royaliste que le roi.

NUMA. — Ma femme!... mon frère!...

CÉLESTE. — Je ne sais pas ce qu'il y a dans ... lettres — pas assez curieuse pour y jeter ... regard — mais je suis sûre qu'il ne parle ... de vous en mal... Un frère, pensez, on y ...rde à deux fois. Ah, là, là!... Moi, je serais ...s...

NUMA, *les yeux fixes.* — Le passé, le présent, ...t est par terre.

CÉLESTE. — Une histoire d'il y a quarante ... dont ils ne se souviennent même plus!

NUMA, *les mains crispées sur les feuillets.* — ... a compté pourtant! *(Il lit:)* « La vie est ...e devant nous... et nous allons la laisser ...rière... parce que nous n'osons pas nous ...arrasser... »

CÉLESTE, *dans un cri.* — Ça, ils ne l'auraient ... fait! Ils n'auraient pas touché un cheveu ...votre tête.

NUMA, *ayant tourné la page.* — « ... nous ...arrasser d'un scrupule. »

CÉLESTE, *respirant.* — Ah! d'un scrupule... ...e dis pas.

NUMA, *de grosses larmes lui coulent, qu'il ...contrôle pas, qu'il n'essuie ni ne retient.* — Cinquante ans de confiance!... Et c'était ...i là-dessus!

CÉLESTE. — Mais non... mais non... Une ...ite imprudence!... Ils ne sont pas allés si ...n.

NUMA. — Si loin que quoi?

CÉLESTE, *pudiquement frémissante.* — Re...rquez : je ne sais pas très bien ce qu'on ...elle aller loin... *(Très distinguée:)* en ces ...tières... Dans ces lettres il ne dit pas qu'ils ...t allés loin?... Si ç'avait été, s'ils « avaient ... », il le dirait, vous pensez bien, franc ...me il est... et militaire.

Numa a un brusque sursaut de rage et de colère.

NUMA. — Et cela se passait ici! Ah! les ...uds!

CÉLESTE. — Numa!

NUMA. — Je vais tirer l'histoire au clair.

CÉLESTE. — Pas aujourd'hui!

NUMA. — C'est le jour ou jamais!

CÉLESTE, *brusquement affolée.* — ...En ...ne fête de famille! Vous ne feriez pas cela ...t de même!

NUMA, *criant.* — La fête de qui?... de quoi?... ...e famille! Quelle famille!... Allez! Nous ...ons voir cela de près!

CÉLESTE, *essayant de s'interposer.* — Numa!

NUMA. — Lui, le héros, le brave à trois ...ils, trouvera moyen de s'escamoter. Il a ...abitude de fuir... de fuir la famille, tout ... moins. Mais, la bonne femme!

CÉLESTE. — C'est ma sœur.

NUMA. — Je la f... dehors... avec vous... de...ut tout le monde!

CÉLESTE. — Devant les enfants?

NUMA. — De qui sont-ils, les enfants?

CÉLESTE, *prenant peut.* — Numa... voyons... ...us voulez rire!

NUMA, *furieux.* — Rire? *(Il s'est redressé, ...naçant, frappé au vif.)* Dégagez!... Déga...z...! Laissez la place!

CÉLESTE. — Non!

NUMA. — Vous voulez que je vous prenne par les épaules?

CÉLESTE. — Je m'interpose! Voilà... je m'interpose! J'ai peut-être un petit quelque chose à dire.

NUMA. — Vous ne m'êtes rien!... Jamais rien été!

CÉLESTE. — On dit ça... Quand j'avais six ans et vous dix...

NUMA. — Vous bêtifierez demain!

CÉLESTE. — Plus tard aussi... Je me rappelle bien, pas longtemps après votre mariage — on rentrait d'Yvetot en voiture — le soir où vous vouliez m'embrasser...

NUMA. — C'était un jour où le cœur m'éclatait de bonheur parce que je trouvais ma femme belle; un éclat s'est égaré sur sa sœur... Il y a des accidents comme ça!

CÉLESTE. — Pas seulement ce jour-là! Cela vous a duré plus longtemps, par « revenez-y », par petites bouffées... quand je dis « petites » — et quand je dis « m'embrasser »...

NUMA. — Quoi?

CÉLESTE. — Vous ne vous rappelez pas — vous ne vous rappelez rien — m'avoir coincée... par exemple... entre deux portes?

NUMA. — Pour vous écraser, pour vous laminer.

CÉLESTE. — On dit ça!... M'avoir attendu au coin de deux rues, un soir... M'avoir caché mes vêtements un matin de baignade dans les rochers de Villerville?... Vous ne vous rappelez pas m'avoir guettée, entre les arbres... par exemple... un jour d'été, sur le coup de midi?

NUMA, *grommelant et un peu hésitant.* — Ne sais pas ce que vous dites!... Enfantillages.

CÉLESTE, *douce.* — Bien sûr! Alors, enfantillages pour enfantillages, vous allez me rendre ces lettres-là... et oublier qu'elles existent.

NUMA, *furieux.* — Les rendre? Avec ces lettres-là, je vais faire deux heureux!

CÉLESTE. — Vous allez même réussir à en faire trois!

NUMA. — ...Hein?

CÉLESTE. — Parce que, si vous avez ces lettres-là, moi, j'ai les vôtres. Des petits billets, pas tellement longs, mais bien clairs... bien disants... bien pleins... On les sortira aussi.

NUMA, *il la regarde, sidéré, les lèvres tremblantes; elle soutient son regard.* — Quoi?... Quoi?...

CÉLESTE. — Je ne les ai pas sur moi... Ne cherchez pas autour de vous. Ils sont à l'abri. Voilà! Si vous vous en prenez à la mère, si vous ne la laissez pas à son calme, on verra ce qu'il y avait sous vos airs de vertu.

NUMA. — Mes billets?... Quels billets?... Je vous disais quoi?

CÉLESTE. — Par exemple.. ce petit-là... *(Elle le récite très doucement, très gentiment.)* « Viens donc ce soir sous l'arche du petit pont... Je voudrais te voir comme ce matin. »

NUMA, *en toute dérision.* — Je la tutoyais!

CÉLESTE, *calme.* — Pas tous les jours *(Con-*

tinuant:) « Je t'ai vue, à midi, sur la pierre du lavoir, toute nue. Tu sentais l'été. »

NUMA. — Bêtises!... Un coup de folie stupide! Un coup de sang. *(S'en tapant sur les cuisses:)* Et une blague!... Elle n'a pas compris! Une blague! *(Sur un autre ton, vaguement inquiet:)* Je n'y suis pas venu, hein, sous l'arche?

CÉLESTE, *digne et modeste, les yeux baissés.* — Je ne peux pas vous dire, Numa. Je n'y étais pas. *(Sur un autre ton:)* Mais, en souvenir, j'ai gardé le billet. Avec cet autre-là aussi, tiens, que vous avez glissé dans ma boîte à ouvrages, le jour de ma fête... Je croyais que vous me la souhaitiez. « ... Demain, on ira se baigner avec les cousins d'Iéville. Tâche de t'attarder dans la petite grotte. On ne pensera pas à toi. Je reviendrai. J'aurai oublié mon panama. »

NUMA. — Mon panama?... Cela n'a pas de sens.

CÉLESTE. — Cela aussi, tiens! « Tu me rends fou, je voudrais manger ta petite poitrine... » Je ne sais pas si cela a un sens; cela ne veut sûrement pas dire : « Qu'allez-vous nous servir pour le déjeuner? » Enfin, voilà... Après le drame que vous leur préparez, ils seront contents que je vienne les dérider un peu.

Il hésite, tourne sur lui-même... perd pied.

NUMA. — Vous voulez me faire chanter?

CÉLESTE. — Pour le bien, Numa, pour le bien! *(Il hésite, se congestionne et soudain éclate en sanglots; une douleur de vieil enfant.)* Pleurez, Numa... Je ne vous regarde pas.

Il pleure un moment, se calme.

NUMA, *qui retourne les lettres, confronte les dates.* — Cela s'échelonne sur trois ans... Ils m'ont menti trois ans.

CÉLESTE. — Avec tous ces enfants, et le mal qu'ils donnaient — avec votre présence aussi — ils ne se voyaient pas tous les jours. Cela n'a pas été si grave que cela.

NUMA. — Vous trouvez, vous?

CÉLESTE. — Oh! ils s'aimaient bien — j'imagine. Mais au début, ils n'en étaient pas très sûrs... Quand ils en ont été certains, ils sont partis chacun de son côté; je veux dire : votre frère est parti, ma sœur est restée. Il n'avait pas dû se passer grand-chose à leurs rendez-vous. Ils n'étaient pas « très décidés », des « après moi la fin du monde », ni l'un ni l'autre.

NUMA. — Vous êtes bien avertie pour une vieille pucelle!

CÉLESTE, *placide.* — Je suis ce que vous dites, et même avertie.

NUMA. — Me faire ça!... Une veille de noces d'or!

CÉLESTE. — Il faut voir la chose comme elle est. Cela se passait il y a près d'un demi-siècle. A vingt-cinq ans, quand on s'imagine mal mariée, on ne pense guère à ses noces d'or. *(Vite, en vieille rabâcheuse:)* ... D'autant plus que l'avenir, c'est tout de même une question de santé... et que la santé... comme on dit...

NUMA, *hargneux.* — Ne rabâchez pas! V mâchez des mots, vous mâchez du vent!..

CÉLESTE. — On m'aura tout reproché; m ce qui ne coûte rien.

Numa se tait, mesurant, les yeux fi l'importance de sa découverte. Il a brusque sursaut.

NUMA. — Ces lettres?... Elle sait, la m qu'elles existent?

CÉLESTE, *prise au dépourvu.* — Hei Oui... Elle s'en fait assez de mauvais san

NUMA. — De mauvais sang?

CÉLESTE, *qui s'est enferrée.* — Oui... No Je veux dire...

NUMA. — Pourquoi ne les a-t-elle pas truites depuis longtemps?

CÉLESTE. — Oui... pourquoi? Oui, hein!

NUMA, *marchant sur elle.* — Pourquoi?

CÉLESTE, *perdant pied.* — Elle ne se pelait pas bien où elle les avait mises, les croyait perdues... Elle n'a plus très bo mémoire. Avec les soucis du ménage, et petites bonnes!

NUMA. — Vous, vous le saviez!... Elle les avait confiées... un jour... Non? *(Cél fait signe que « si ».)* Vous ne pouviez les lui rendre... pour sa tranquillité?

CÉLESTE. — Si... Oh! si... Elle ne me demandait pas... Peux pas penser à tout, non plus.

NUMA, *éclatant.* — Sacrée sale garce!

CÉLESTE. — Ne l'accablez pas!

NUMA. — Sacrée sale garce! Quand voulez me faire chanter, c'est dans l'intérêt votre sœur?

CÉLESTE. — Ah, çà!

NUMA. — Et, quand vous la faisiez cha elle, c'était dans l'intérêt de qui? *(Céles tait. Immobile, les yeux fixes, tout tic, t manie arrêtée, elle va retrouver une sort noblesse, de dignité statique inattendue.)* pondez donc, bougre de bougresse. V quarante-cinq ans que vous la faites marc que vous la tenez en lisière, la pauvre idi Ce n'est pas vrai? Quarante-cinq ans!

CÉLESTE. — Comme le temps passe.

NUMA. — Je vous regarde comme une m truosité.

CÉLESTE. — ... Je ne vous regarde pas. ne vous vois plus quand je vous regarde

NUMA. — Pourquoi avez-vous fait ce Pour vous cramponner à la place?

CÉLESTE, *toujours immobile, lointaine* C'est vrai, Numa, je ne voulais pas quitt place.

NUMA. — Elle était bonne, hein, dan fond?

CÉLESTE. — Dure, dans le fond, et en face. Dure... parce que vous étiez dur.

NUMA. — Moi?... Strict, juste, droit!

CÉLESTE. — Nous sommes d'accord... place dure.

NUMA. — Vous ne rougissez pas de être cramponnée à votre sœur, à moi, à maison?

CÉLESTE. — Je n'avais plus du tout de f

NUMA. — Et devenue mauvaise avec Et collante, et haineuse... et bête!

ÉLESTE. — Oui, je suis devenue tout cela!
UMA. — Que vouliez-vous? A qui en aviez-
s?
ÉLESTE. — A vous.
UMA. — A moi? En l'honneur de?
ÉLESTE. — De cet été si chaud... où je
ais mise à l'aise, un jour, sur la pierre
avoir... où vous vouliez me voir, dans mon
et ma fraîcheur, sous l'arche. Notre ren-
vous...
UMA. — Je n'y étais pas venu!
ÉLESTE, *simple.* — Moi, j'y étais venue.
UMA. — Non?
ÉLESTE. — Si.
UMA, *troublé.* — Nue?
ÉLESTE. — Je m'étais arrangée. Une jupe
out juste deux jupons. Il aurait suffi d'un
e un peu hardi. Voilà... On se dit : « Je
penserai plus demain. » On y pense cin-
nte ans : on se croit volée; on devient
ante, collante, haineuse... un épouvantail.
UMA, *vaguement conciliant.* — Gênante...
ante...
ÉLESTE. — Maintenant que vous savez
rquoi je n'avais pas de fierté, je n'ai plus
tout envie de rester chez vous. ... Vous ne
nerez pas la mère, n'est-ce pas?... Si vous
faisiez dommage vous m'obligeriez à re-
ir, à intervenir... Ne faites pas ça.
UMA, *qui ne sait où il en est.* — Ma pauvre
e!
ÉLESTE. — Le premier mot tendre depuis...

Elle a un geste vague.

UMA. — Le mieux que vous ayez à faire,
st peut-être de boucler demain votre malle.
est-elle, votre malle?
ÉLESTE. — La dernière fois qu'elle a servi,
l'avais prêtée à Charlotte pour son voyage
noces. Elle ne l'a pas rendue.
UMA. — Il y en a d'autres ici, vous n'aurez
à prendre. Cela débarrassera.
ÉLESTE. — Double débarras.
UMA. — Je ne vous le fais pas dire.

Ils n'ont pas entendu Herminie qui s'est arrêtée dans la porte, un peu oppressée et soufflant, et a entendu les dernières répliques.

ERMINIE. — Numa, tu veux donc me faire
la peine, même aujourd'hui? Ah! mon pau-
e bonhomme! Tes colères, tes haines! Tu ne
ux pas qu'on ait un jour de paix?
UMA, *comme suffoqué, et dans un ébahis-
ment, prenant Céleste à témoin.* — Ça, par
emple! Vous me direz si ce n'est pas de
nconscience. *(D'indignation, il se conges-
onne, va éclater.)* Çà! ça!

Il va sortir les lettres. Il a la main sur le paquet. Regard de Céleste.

ERMINIE, *qui suit mélancoliquement son
ée.* — Nons avons quoi devant nous, mon
nhomme. Deux ou trois ans? Cinq, en met-
nt les choses au mieux, si tu atteins l'âge
ton père.
UMA, *entre les dents.* — On peut faire
ieux.
ERMINIE. — Et si je vis aussi vieille que grand-mère Aimée. Mais, avec mes infirmités!
NUMA. — Ne reste pas debout.

D'un geste un peu court, il lui avance un siège. Elle s'assied lourdement.

HERMINIE. — Quelques mois devant nous. Et derrière! Il y a soixante ans que tu m'as embrassée ici pour la première fois. Le jour où grand-père nous a mis à la porte. Depuis, bien sûr, il y a eu des accrochages, des petites misères, bien des bisbilles et de l'agacement... De tant d'années, et de si petits accidents, il faudrait faire un tout, mon bonhomme. Comme si tout devait finir ce soir. *(Céleste, doucement, silencieusement pleure.)* La pauvre Céleste, tu vois... elle n'a pas tout mauvais.
NUMA. — Ah! celle-là!... Sans elle, la vie eût été autre chose
HERMINIE. — Bien sûr! Avec celui-ci, sans celle-là... la vie... *(Un geste qui repousse les choses très loin.)* Ne devrions-nous pas laisser s'engourdir quelques rancunes, quelques regrets, avant de nous engourdir nous-mêmes tout à fait, mon bonhomme? Pauvre Céleste!
NUMA. — C'te pauvre Céleste... oui... *(Il rit dans sa barbe. Herminie le regarde, inquiète.)* Devine ce qu'elle cachait dans la boîte de croquet des gamins, c'te pauvre Céleste?
HERMINIE, *inquiète.* — Quoi?
NUMA. — Des biscuits, du savon , du chocolat, des bouteilles de mon frontignan.
HERMINIE, *indignée.* — Céleste, tu n'as pas honte? Chez le père, et chez moi, tu n'as pas toujours eu tout ce qu'il te fallait?

Céleste se tait.

NUMA. — Elle venait jouer ici, toute seule, à la petite épicière... C'est bien de son âge.
HERMINIE. — Tu es là, plantée, tout droit, avec une tête de martyre... Dis quelque chose.
CÉLESTE, *vague.* — La petite épicière... Voilà, je jouais à ça.
NUMA, *forçant la note de sa jovialité.* — Et ce n'est pas le plus touchant de l'histoire!... *(Il pouffe d'un rire de vieil homme, d'un rire à petits hoquets.)* Dans le cheval à bascule, qu'est-ce que tu crois qu'elle cachait. Tu n'y es pas? Des lettres d'amour.
HERMINIE, *un peu égarée.* — Des lettres?
NUMA. — Devine de qui? Tu ne vois pas? Tu n'imagines pas? *(Il fait passer rapidement le paquet sous les yeux d'Herminie.)* L'écriture ne te rappelle rien?... Ni personne? *(Secoué toujours de son petit rire hoqueté:)* Ce sont des lettres de Marius.
HERMINIE, *dans un cri.* — Céleste!
NUMA, *lancé.* — Elle avait son roman clandestin... avec Marius! Il est né sous une drôle d'étoile, celui-là! Je le savais déveinard. Mais à ce point là! J'en pleure de rire, tiens! Veux-tu lire ces billets doux? Tu les connais peut-être? Entre sœurs, on se confie ses secrets de cœur. Je dois dire que lui s'était bien gardé de se confier à son frère. Il devait penser que je lui aurais conseillé de se tourner d'un autre côté. Il se méfiait du coup, le brave gars... *(Un temps.)* J'espérais te faire rire. Tu as l'air changé en statue de sel... Quoi?

Des pas dans le jardin. Numa remonte vers le fond.

HERMINIE. — Céleste, est-ce qu'il a compris?

CÉLESTE. — Non.

HERMINIE. — Tu es sûre?

CÉLESTE. — Tu vois bien que j'avais ma petite utilité.

NUMA, *à la porte.* — Ah! c'est toi, Jacques? Tu reviens par ici?... Encore un pèlerinage?

JACQUES. — Le dernier. Je vous quitte demain, grand-père.

NUMA. — Tu n'auras pas fait long feu ici. Tu ne t'es pas ressoudé à nos habitudes?

JACQUES. — Elles ne veulent plus de moi.

NUMA, *frémissant.* — Tant mieux! A ton âge! J'espère que tu vas oublier tout, et nous tous; et moi tout le premier.

HERMINIE. — Numa! Toi qui disais, toute ta vie...

NUMA. — Jamais trop tard pour se reprendre! *(A Jacques:)* F...-moi tout en l'air, mon bonhomme!

JACQUES. — J'essaierai, grand-père!

Il hésite, va se retirer.

NUMA. — Tiens, toi qui as de bons bras, porte donc ce cheval à bascule à ton oncle Marius, qui doit préparer ses bagages lui aussi... Je crois qu'il s'intéresse là-bas à des négrillons... Il y en a peut-être qui sont de lui. C'était un coq à sa façon. Seulement, attends, tu permets. On va bourrer le cheval, comme il était. *(Il empoigne quelques vieux papiers, journaux... et les enfourne dans le cartonnage.)* Passe-moi donc ce vieux catalogue... Merci... Et puis, pendant que nous y sommes... *(Il joint le paquet de lettres.)* Voilà! Pour le voyage, tu le sais comme moi, le cartonnage gagne à être bien bourré. Il sortira tout cela, là-bas... Dans le lot de ces bouchons de papier, il trouvera peut-être des souvenirs... Il verra, cela l'amusera. *(Jacques a pris le cheval sous son bras. Malgré lui, il promène le regard sur les murs. Numa doucement:)* Ne t'attarde pas. Le pavillon des enfants ne réussit pas aux enfants grandis, ni vieillis.

JACQUES. — Je vous dirai adieu demain.

NUMA. — Entendu, mon fi.

HERMINIE. — Non? Pas adieu.

NUMA. — S'il croit que cela vaut mieux pour lui.

Jacques est parti. Ils le suivent un moment du regard.

HERMINIE, *doucement.* — Numa, qu'as-tu enfoui dans le col de carton du cheval?

NUMA. — Vieux journaux... vieux papiers...

HERMINIE. — Tu y a mis autre chose.

NUMA. — Ah! Une petite blague! *(Petit sanglot court de Céleste oubliée dans son coin.)* Qu'est-ce qui se passe?

CÉLESTE. — Je m'en vais demain, pour toujours, Numa. Dernier service que je rendrai.

NUMA. — ... Pleurnicherie pour pleurnicherie, venez donc pleurnicher sur la terrasse... avec tout le monde. Ce sera plus gai. Ou alors dans la solitude. *(Il ne peut retenir un demi-rire émoustillé.)* Sur la pierre du lavoir.

CÉLESTE, *dans ses larmes, la voix étranglée d'émotion.* — Numa... le lavoir...

NUMA. — Pourquoi pas? J'ai accroché dessus une lanterne vénitienne... Quand j'i mine, j'illumine! *(Reprenant son ton bourr* Je ferme le pavillon. Alors, vous voulez pas ma belle?

CÉLESTE, *petit air d'étonnement extasié.* Ma belle?... Vous avez dit ma « belle »?

NUMA. — Il y a des jours où l'on ne connaît plus.

CÉLESTE, *à jamais domptée.* — M Numa.

Elle sort. Herminie et Numa sont se

HERMINIE. — Numa?

NUMA. — Oui.

HERMINIE. — Ce sont nos noces d'or...

NUMA. — Oui... Drôle d'impression.

HERMINIE. — Nos noces d'or!

NUMA. — Le temps passe... les dates t bent.

HERMINIE. — Pourquoi dis-tu cela con tu le dis? Un jour comme aujourd'hui? T quelque chose sur le cœur!... Ce n'est vrai, mon bonhomme?

NUMA. — Je ne sais pas.

HERMINIE. — Dis! Numa... Dis.... pourc ne réponds-tu pas?

NUMA. — Nous pouvons bien nous t deux minutes.

Ils laissent le silence monter. Il est im bile, appuyé à un vieux meuble. T tant du bout des doigts un tamb crevé d'enfant. Herminie le rega tendue, mais douce... On entend course rapide, les exclamations ét fées de deux enfants. La porte s'o violemment sur un petit bonhomme treize ans, et une petite fille, haleté Le garçon tient la fille par l'épaul serrant un peu contre lui.

LE PETIT GARÇON. — Tu es ma prisonni

LA PETITE FILLE. — Alors?

LE PETIT GARÇON. — Je suis « Jo la mit lette »... Je suis le chef du gang des mach à calculer.

LA PETITE FILLE. — Alors?

LE PETIT GARÇON. — Tu es ma prisonn

LA PETITE FILLE. — Qu'est-ce que tu vas faire?

LE PETIT GARÇON. — Ce que je vais te fa

Il marche lentement vers elle, s'ar hésitant... Elle aussi le regarde, a dant, un peu tremblante.

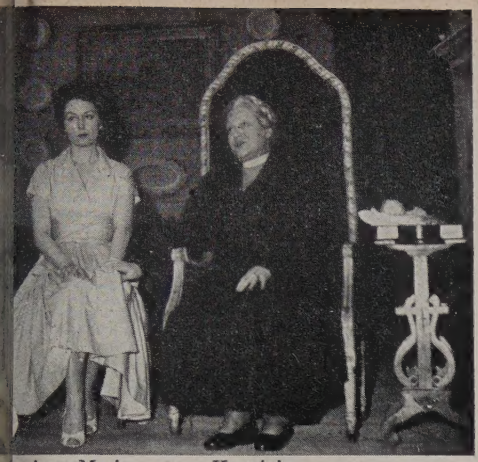
NUMA, *intervenant de loin.* — Eh bien.. bien!

LES ENFANTS. — Oh!

Confus, ils s'immobilisent. L'un de l'autre, Numa, Herminie, n'osent po regarder. Les yeux fermés, ils pleu doucement.

NUMA, *en la prenant par le bras.* — Al viens! *(Puis, tourné vers les enfants:)* une fois, je vous laisse jouer ce soir dan pavillon... Mais, par la suite, n'y revenez C'est un conseil! N'y revenez pas...

RIDEAU



Anne-Marie Herminie

Marius Herminie

HERMINIE. — *Les grandes belles heures de la vie, le grand moment de sa jeunesse!* (TABLEAU IV.)

MARIUS. — *... Je sais quand elle m'est devenue lourde!* (TABLEAU V.)

ANNE-MARIE, qui pleure doucement. — *Des années, j'ai pensé à toi!* (TABLEAU VI.)

NUMA, à l'épicière. — *Quoi donc, madame Barbot? Une canette de bière... C'est cela, et deux verres, et retirez-vous!* (TABLEAU VII.)

NUMA. — *Me faire ça!... Une veille de noces d'or!* (TABLEAU VIII.)

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)

Jacques Anne-Marie

picière Jacques Numa

Céleste Numa

"LE PAVILLON DES ENFANTS"

DEVANT LA CRITIQUE

LE pavillon est tapi dans la verdure, au fond du grand jardin qui entoure la maison de campagne des Bonenfant. Une resserre qui sent le papier moisi, la vieille pomme, le terreau et la paille sèche et où s'entassent toutes les épaves de la vie familiale, lettres jaunies, mannequins d'osier, raquettes sans cordes, coupes ébréchées, gravures déchirées. Chacun d'entre nous conserve au fond de lui-même un de ces greniers endormis sous la poussière du souvenir et dont il nous suffit de pousser la porte grinçante pour recevoir en plein visage l'odeur surette du passé!

Chef redouté de la dynastie Bonenfant, le vieux Numa interdit que l'on pénètre dans ce pavillon, qui est sacré à ses yeux car il y connut pour la première fois l'amour au temps des culottes courtes et c'est là qu'il donna son premier baiser à la petite Herminie dont il fit sa femme. Un brave type que ce Numa sous son poil de sanglier. Une seule épine le blesse au talon : Céleste, la sœur aînée de son épouse. Une vieille fille mielleuse et autoritaire qui régente son foyer, geint sans cesse et lui dérobe et son sucre et ses affections.

Hélas! on enfreint l'édit de grand-papa Numa et ces intrusions dans le pavillon déclenchent des catastrophes. Son petit-fils Jacques y perdra sa jolie cousine Anne-Marie et Numa apprendra, avec un demi-siècle de retard, que son Herminie chérie avait sérieusement flirté avec son frère Marius. Evidemment, cela se passait en 1900. Mais on a le cœur chaud et la rancune tenace chez les Bonenfant. Et Numa s'apprêterait à faire front — si j'ose dire — mais il cède aux menaces de Céleste qu'il courtisa dans les années 1895. Et chacun y va de sa larme.

Sur ce thème M. Jean Sarment a écrit une pièce toute parfumée de grâces un peu désuètes. Il y a le chocolat qu'on laisse prendre sur le feu, l'eau de fleur d'oranger dans les flacons de cristal, la tarte à la frangipane, le fruit léger du ratissage des allées à l'aube, les cadres en peluche rouge cernant des zouaves à fortes moustaches. J'ai connu de ces havres familiaux où la vie ouatée coulait ainsi qu'un paresseux ruisseau. Existent-ils encore? C'est possible. M. Jean Sarment nous dépeint celui-ci dans le style minutieux d'Aman-Jean ou de Le Sidaner. Au milieu de ce tableau intimiste la figure de Numa éclate avec une violence un peu forcée. Cet aïeul traite sa belle-sœur à la façon d'un soudard et tire sur elle des coups de fusil. Et c'est ce personnage de Céleste que M. Jean Sarment a le mieux réussi. Céleste odieuse et pitoyable. Sœur abusive, rancie dans la haine et l'envie.

Dans des décors efficaces de M. Français Ganeau, M. Julien Bertheau a mis en scène avec efficacité les huit tableaux du *Pavillon des Enfants*. De l'interprétation fort nombreuse je détacherai Mlle Yvonne Gaudeau et M. Jean Piat, qui ont joué avec beaucoup de tact et de sensibilité l'idylle ratée des deux cousins. Et M. Aimé Clariond, somptueuse et grognonne ganache. La palme allant de droit à Mme Berthe Bovy, merveilleuse Céleste, acide, vinaigrée.

Dans quelques jours, *Le Pavillon des Enfants* s'installera à la Salle Luxembourg. Il y sera à sa place. Paul Gavault l'eût aimé.

Max FAVALELLI.
dans *Paris-Presse*.

C'EST une jolie pièce, tendre et cruelle à la fois, composée comme un roman : une succession de petits chapitres, c'est-à-dire de tableaux à travers lesquels peu à peu le climat du drame se précise, la trame — simple, simple, mais solide, et qui accroche — de l'intrigue s'élabore, se développe pour aboutir à un dénouement mélancolique et résigné.

Cette pièce, soigneusement faite, écrite avec goût, est comme toutes les œuvres de M. Jean Sarment, baignée de poésie. Mais on y trouve en plus, cette fois, une sorte mour féroce qui se ma chaque fois que le vieux chef de famille tyranniq la vieille Céleste, belle abusive, sont aux prises.

Seule la Comédie-Fra pouvait, de nos jours, n cette comédie qui compo grand nombre de décors personnages.

Elle l'a fait avec bea d'attention.

Paul GORDEA
dans *France*

DEUX d'entre eux (le sonnages) sont d'a excellemment can un vieil homme insuppo autoritaire et pas très he qui se soulage, comme il de ses envies de tuer ceu membres de sa famille qu est venu à haïr, et une demoiselle empoisonnant se venge sur les siens solitude forcée auprès beau-frère qu'elle aime cret.

Ces deux rôles sont avec une maîtrise savou l'un par M. Clariond, par Mme Bovy. Aimé Cl a trouvé là l'occasion d'u ses meilleures créatio joue le bonhomme sans superflu. Il y déploie grande cocasserie. Il a l qu'il faut et la classe saire : classe propre héros et classe théâtrale the Bovy s'est montrée aussi bonne comédienne. rendu le pittoresque du p nage. Elle en a exprimé combrant dévouement. I fait ressortir sa mauv L'œil dardé, la feinte ém la langue vipérine, le côt naçant, la gourmandise, l des réserves (alimentair autres), autant de traits adroitement éclairés par trice. Ah! que ces pa férocement entretenues l'âge sont donc favorable artistes qui savent leur m Dès que Clariond ou Bov trent en scène le public téresse et se divertit.

Jean-Jacques GAUTI
dans *Le F*

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Fondateur Georges OUD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 3e trim. 1955, no 80 P.